

6 Année. — N° 252

Le N° 40 centimes



16 Août 1919

LE PAYS DE FRANCE



DUNKERQUE A REÇU LA CROIX D'HONNEUR

Le 10 août, le Président de la République a attaché solennellement, sur le coussin que lui présentait le Maire, la décoration décernée par le Gouvernement à la vaillante cité.

Abonnements : France, 20 fr.; Étranger, 30 fr.

Édité par **Le Matin**, 6, B^d Poissonnière, Paris.

O.A.

PP-54



AU FORT 9

RÉCITS DE CAPTIVITÉ PAR GABRIEL MARUL

CHAPITRE II UNE ÉVASION EN HIVER

Petit à petit, après le 15 août 1916, le fort 9 se remplissait : presque chaque jour de nouveaux évadés y étaient amenés, venant de toutes les régions de l'Allemagne.

Le 28 octobre 1916 y entraient le capitaine français Marulier et le lieutenant belge Callens, repris après avoir tenté de s'échapper d'Altenau, dans le Harz.

En guise de bienvenue, le père Lirch leur dit :

— Vous avez voulu nous quitter ; vous en supporterez les conséquences. On entre au fort 9, on n'en sort pas...

Un mois après, le 30 novembre 1916, huit officiers franchissaient l'enceinte, gagnaient la campagne et se mettaient en marche vers la Suisse. C'étaient les Français Beaujard, Decujis, d'Arc, Lacroix, Semblat, Marulier, et les Belges Kick et Callens.

Ils avaient essayé, d'abord, de creuser un tunnel qui, partant de leur casemate et passant sous le fossé plein d'eau qui entourait le fort, les eût conduits jusqu'à l'extérieur. Ils avaient découpé sous un lit le bitume qui formait le parquet de leur casemate et avaient commencé le travail ; mais au bout de deux semaines d'efforts l'eau avait jailli, et ils avaient dû renoncer à leur projet primitif. Il leur avait fallu alors faire fondre le bitume qu'ils avaient mis de côté et le couler là où ils l'avaient enlevé ; puis, leur imagination s'était donné carrière, décidés qu'ils étaient à trouver une issue et à partir ensemble.

C'est que le fort 9 était admirablement gardé ; il devait d'ailleurs l'être mieux encore par la suite. À l'entrée, au dehors, une sentinelle faisait les cent pas ; puis, la porte franchie, on se trouvait dans une cour entourée de murs contre un desquels était adossé le corps de garde. On arrivait ensuite au fossé, large à cet endroit d'une douzaine de mètres et profond de trois à quatre mètres ; et le passage était fermé par une haute grille en fer que gardait une sentinelle. Puis venait une autre cour, toute petite, entourée de fil de fer barbelé, et l'on entrait enfin dans le fort en franchissant un pont-levis et une énorme porte auprès desquels se trouvait encore une sentinelle. À droite et à gauche, deux longs couloirs sombres et humides sur lesquels s'ouvraient les bureaux, la chapelle, les chambres des diverses administrations, et les casemates des prisonniers. Des sentinelles parcouraient ces couloirs, mal éclairés, et dans lesquels, quelle que fût la saison, on patougeait dans une boue infecte.

Les casemates prenaient donc jour sur le fossé, dont elles étaient séparées par un chemin de ronde d'une dizaine de mètres de largeur. Sur ce chemin de ronde, de cinquante mètres en cinquante mètres, une sentinelle.

Jamais un rayon de soleil ne pénétrait dans les casemates. Aux fenêtres, d'énormes barreaux de fer. Tous les deux jours, un gardien incorruptible, le gefreiter Maurer, venait frapper sur ces barreaux avec une lourde masse afin de s'assurer qu'ils étaient en bon état et que les prisonniers n'avaient pas essayé de les scier.

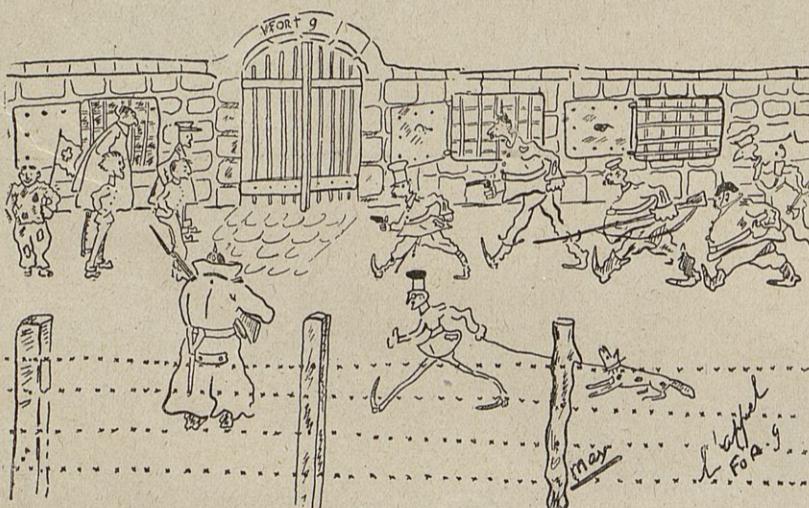
Sur le front opposé du fort, le fossé s'élargissait, atteignait jusqu'à quarante mètres. De jour et de nuit, des sentinelles étaient placées sur le sommet et à chaque saillant du fort. Des sentinelles se tenaient, de nuit, dans deux cours intérieures, et l'ensemble était couronné par un

chemin de crête, parcouru de nuit par des sentinelles. Les patrouilles et les rondes étaient incessantes.

J'ajoute qu'avant la tombée de la nuit les prisonniers devaient regagner leurs casemates et que toute communication était interceptée d'une aile à l'autre du bâtiment. Appel au petit jour, appel à onze heures, appel à dix-sept heures, appel à vingt et une heures. Réussir à s'évader dans de telles conditions semblait devoir être impossible.

Nos huit prisonniers, donc, avaient ébauché les plans les plus fantastiques et les plus fantaisistes. En prévision d'un départ subit, ils s'étaient confectionné, avec des chemises, des sortes de plastrons qu'ils porteraient sur la poitrine et qu'ils avaient garnis de biscuits ; ils s'étaient procuré, en outre, du chocolat, car, pour atteindre la Suisse, ils ne devraient voyager que de nuit et sans se réapprovisionner en route. Les provisions de chacun s'élevaient ainsi à soixante ou à quatre-vingts biscuits et à cinq ou six plaques de chocolat.

Ils disposaient encore de la carte de la région et d'une boussole. Cela devait leur suffire. Ils comptaient sur douze jours de voyage environ.



L'APPEL AU FORT 9, d'après un dessin d'un officier prisonnier.

Le matin du 30 novembre, leur ordonnance, Chapet, du 21^e bataillon de chasseurs à pied, leur apprit que la porte d'entrée du fort n'était pas fermée à clef, mais qu'une simple barre de fer retenait les deux battants serrés l'un contre l'autre ; une fois cette barre retirée, rien n'était donc plus facile que d'ouvrir la porte.

Immédiatement, le plan se précisa. Grâce aux tailleur et aux cordonniers français, le lieutenant belge Kick se procura une capote boche et une paire de vieilles bottes, puis on lui confectionna une casquette et un ceinturon, de sorte qu'il pouvait passer, complètement équipé, et l'obscurité aidant, pour un véritable sous-officier allemand. Inutile d'ajouter que Kick possédait à la perfection la langue allemande.

Le soir venu, à dix-huit heures, la nuit étant absolument noire, en prenant d'infimes précautions pour n'être pas aperçus par les sentinelles qui causaient devant leurs fenêtres, les sept autres s'habillaient en ordonnances françaises, après s'être munis de leurs biscuits et de leur chocolat ; puis, profitant de l'instant où la sentinelle du couloir se trouvait à l'extrémité opposée, ils quittèrent leur casemate, les épaules et la tête chargées des couvertures et des paillasses de leur lit.

Guidés par Kick, ils arrivèrent de la sorte au pont-levis. Là, Kick arrêtait son petit groupe, le comptait comme pour s'assurer que personne ne lui manquait, et faisait serrer les retardataires. D'elle-même, la sentinelle sans défiance ouvrit la porte ; les prisonniers défilèrent un à un. La sentinelle de la grille du fossé, voyant

agir son camarade, l'imita tout naturellement, s'imaginant avoir affaire à une corvée régulière ; et nos prisonniers parvinrent ainsi sans encombre à la porte du fort.

Il avait été convenu entre eux que, s'ils étaient découverts et si l'on faisait feu sur eux, ils ne s'inquiéteraient pas de ceux qui pourraient tomber, mais que les valides, franchissant le mur, se jetteraient aussitôt dans la campagne.

Ils n'eurent pas à en venir là. Vivement, les premiers — c'étaient Decujis, Kick et Marulier — soulevèrent la barre et ouvrirent la porte ; tous se croyaient libres déjà, lorsque devant eux se dressa la sentinelle de l'extérieur que les hasards de sa promenade amenaient là précisément.

Un instant d'hésitation de la part des fugitifs, un soupçon traversant comme un éclair le cerveau de l'homme, et tout était perdu. Mais, sans s'être concertés, les évadés, successivement, jetèrent devant la sentinelle ahurie les paillasses et les couvertures qu'ils portaient, et prirent leur course, tandis que Kick lançait en allemand une explication que nul ne comprit. Le fusil chargé au dos, l'homme restait immobile, impassible.

Tous avaient disparu dans la nuit.

Mais, dans le fort même, le mouvement causé par la pseudo-corvée avait paru étrange ; le fourrier, prévenu, s'était précipité ; et le dernier des fugitifs s'élançait à peine hors de sa prison que l'alerte était donnée : la chasse allait commencer.

Par bonheur pour les nôtres, le père Lirch, complètement affolé, au lieu de lancer immédiatement ses patrouilles avait commencé par faire fermer toutes les portes et par donner ses instructions, de sorte que les fugitifs avaient plusieurs centaines de mètres d'avance sur ceux qui furent chargés de les poursuivre. De plus, pour se reconnaître entre eux, les Boches, soit à pied, soit à bicyclette, portaient une petite lampe électrique suspendue à leur tunique ; les lueurs, visibles de loin dans la nuit profonde, signalaient à coup

sûr le danger, et les fugitifs se jetaient alors à plat ventre sur le sol, attendaient sans faire un geste et dans le plus grand silence que l'ennemi se fût éloigné, et ne se remettaient qu'ensuite en marche.

Judicieusement, le père Lirch avait envoyé quelques soldats qui avaient pour mission de garder les points de passage sur les canaux du Danube ; mais ces canaux furent franchis à gué ; et, au petit jour, nos huit officiers se trouvaient ensemble, serrés dans un fourré, grelottants, transis, mais heureux néanmoins ; ils étaient à plus de vingt kilomètres du fort.

Ils avaient environ trois cents kilomètres à couvrir à travers la Bavière, le Wurtemberg et le Grand-Duché de Bade, trois cents kilomètres dans les champs ou parfois le long des voies ferrées, par la neige ou sous la pluie pendant cet affreux mois de décembre, sans aliments chauds, sans vivres presque, et buvant l'eau glacée des torrents. Pas un d'entre eux cependant ne céda.

Pour traverser les fourrés, ils se mettaient en file indienne, chacun d'eux s'accrochant à la martingale de la capote de celui qui le précédait. Kick était en avant, la boussole à la main. Il s'orientait, baissait la tête, courrait, et tous suivaient.

Ils n'oublieront jamais la traversée des marais du Lech et surtout de l'Iller, le sol recouvert d'une glace qui céda sous le pied, la boue gluante, les ruisseaux qu'il fallait franchir inlassablement.

(A suivre.)

URODONAL



Vous souffrez des reins ! Prenez de l'URODONAL et vous serez rapidement soulagé.

L'OPINION MÉDICALE :

« De nombreux maîtres ont démontré l'utilité de l'Urodonal et ses précieuses propriétés, et la nécessité de ce médicament dans la lutte contre la rétention urique est devenue une sorte d'axiome médical. Mais l'emploi de ce produit, dans les cas dont nous venons de parler, sera non moins heureux et donnera des résultats non moins favorables. Je connais tel confrère qui autrefois, à chaque fin d'hiver, souffrait semblablement pendant plusieurs semaines et se voyait forcé de réduire notablement la somme de travail. Il s'épargne maintenant cette petite crise grâce à l'usage d'Urodonal pris à dose de trois cuillerées à soupe, quotidienne-ment pendant un mois ou six semaines. »

D^r A. STIÉVENARD,
Professeur d'hygiène à la Centrale d'Education
Ex-Médecin assistant des hôpitaux de Bruxelles.

« L'Urodonal n'est pas seulement le dissolvant le plus énergique de l'acide urique actuellement connu, puisqu'il est 37 fois plus puissant que la lithine, il agit en outre préventivement sur sa formation, s'opposant à sa production exagérée et à son accumulation dans les tissus péri-articulaires et dans les jointures. »

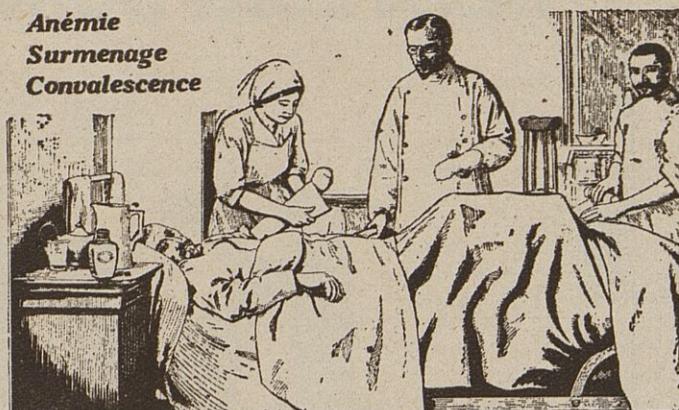
D^r P. SUARD,
Ancien Professeur aux Écoles de Médecine
navale; ancien Médecin des hôpitaux.

Etablissements Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, franco, 8 francs; les trois flacons, franco, 23 fr. 25.

Globéol

abrège la convalescence

**Anémie
Surmenage
Convalescence**



**GLOBÉOL augmente la résistance
de l'organisme et favorise la guérison**

L'OPINION MÉDICALE :

« Extrait total du sérum et des globules du sang, le Globéol est incontestablement le plus actif de tous les produits, de toutes les préparations organiques ou minérales vantées comme réparateurs du sang. Il est en même temps le meilleur des toniques nerveux connus jusqu'à ce jour, ce qui lui permet de rendre rapidement la faculté de dormir aux malades qui l'ont perdue par suite de l'épuisement nerveux dont ils sont atteints. »

D^r DELSAUX,

Médecin sanitaire maritime.

« Malgré tous les avantages que peut présenter la sérothérapie artificielle, dont on a parfois voulu faire une méthode capable de remplacer la transfusion sanguine elle-même, et ceci avec avantage, disait-on, malgré qu'il faille toujours avoir recours à elle au moins dans les cas urgents, nous ne croyons pas que la sérothérapie puisse donner en une foule de cas les résultats remarquables qu'on peut obtenir d'une cure prolongée de Globéol. En face d'un organisme à remonter, à revivifier, à refaire, c'est toujours à ce dernier que nous donnerons la préférence. »

D^r HECTOR GRASSET,

Licencié ès sciences, lauréat de la Faculté de Médecine de Paris.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco, 7 fr. 20; les 3 flacons, franco, 20 francs.

Pagéol

répare la vessie

**Guérit vite et radicalement
Supprime les douleurs
de la miction
Evite toute complication**

L'OPINION MÉDICALE :

« C'est avec plaisir que je vous fais savoir que, ayant expérimenté le Pagéol, j'ai pu constater sa parfaite action antiséptique sur la vessie, et je le prescrirai dans tous les cas où il sera nécessaire. »

D^r Joseph SIMONI,
Médecin-Major, Hôpital militaire d'Ancône.

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. La demi-boîte, franco, 6 fr. 60; la grande boîte, franco, 11 francs.



« C'est moi le Pagéol qui donne à tous des vessies neuves et qui guérit les cystites, les pyérites et les prostatites. »

FANDORINE

**Spécifique des
maladies de la femme**

**Arrête les hémorragies,
Supprime les vapeurs,
Guérit les fibromes non
chirurgicaux.**

**Toute femme doit
faire chaque mois une
cure de FANDORINE**



Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, fr. 11 fr.; fl. d'essai, fr. 5.30.

Communication :
Académie de Médecine
(13 juin 1916).

JUBOLITOIRES

Traitemenit curatif des Hémorroïdes

L'OPINION MÉDICALE :

« Les hémorroïdes pos-sèdent maintenant, grâce à la récente création des Jubolitoires, un topiche souverain, comme aucun suppositoire n'avait pu en réaliser avant eux. »

D^r ROUANET DU LUGAN,
Médecin sanitaire maritime.

Etablissement Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et t. pharmacies. La gr. boîte, fr. 6 fr.; les 4 boîtes, fr. 22 fr.



**Comme dans
un fauteuil
avec les
Jubolitoires.**

**Suppositoires
antihémorragiques,
décongestionnans
et calmants,
complétant l'action
du Jubol.**

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

**Exigez la forme nou-
velle en comprimés
très rationnelle et
très pratique.**

Communication
à l'Acad. de Méd.
(14 oct. 1913).

Etabl. Chatelain,
2, r. Valenciennes,
Paris, et t. pharmacies.
La b^e, fr. 5.30;
les 4 b^e, fr. 20 fr.;
la gr. boîte, fr.
7 fr. 20; les 3 gr.
boîtes, fr. 20 fr.



**Excellent produit non
toxique, déconges-
tionnant, antileu-
corhéique, résolu-
tif et cicatri-
sant. Odeur
trèsagréable.
Usage
continu très
économique.
Assure un
bien-être réel.**

**Voilà la boîte de GYRALDOSE indispensable
à toute femme soucieuse de son hygiène.**

NERVEUX! SURMENÉS! ANÉMIQUES!

EXIGEZ

Le

Kneipp

Moins cher que le café. Économise le sucre

Rappelant le café. Sain, fortifiant, et aussi inoffensif qu'une tisane, il aide à la digestion et peut être bu par tout le monde.

Refusez les imitations !

Prosper MAUREL, fabricant, à Juvisy-sur-Orge (Seine et Oise)
(LE DEMANDER DANS TOUTES LES ÉPICERIES)

Pour toutes les familles françaises

Pour tous les touristes des champs de bataille

PRÉCIS DE LA GRANDE GUERRE

PAR LE

Commandant BOUVIER de LAMOTTE

Breveté d'Etat-Major

Un volume de la Bibliothèque du **PAYS DE FRANCE** avec 36 portraits de généraux, en rotogravure, plus de 30 cartes des objectifs et de la progression des attaques, et un curieux graphique des événements de la Grande Guerre.

4 fr.

Le **Précis de la Grande Guerre**, que le Commandant BOUVIER de LAMOTTE vient de collationner pour la Bibliothèque du *Pays de France*, est le premier manuel raisonné des opérations militaires sur le front de FRANCE et de BELGIQUE de 1914 à l'armistice.

Il donne en un raccourci saisissant, d'une lecture facile et passionnante, toute la succession des opérations qui composèrent les interminables batailles de la guerre. Chaque bataille est illustrée d'une carte très précise indiquant, suivant le besoin, la situation des principaux objectifs à atteindre ou la progression des armées d'attaque.

Chaque combattant, d'abord, y retrouvera avec la plus grande facilité les dates et le sens général des combats auxquels il a pris part.

Pour les touristes qui visitent en foule les champs de bataille, ce volume maniable, pratique, clair et concis est un véritable aide-mémoire qui leur aidera à comprendre sur le terrain la signification des batailles livrées pour la possession de telle crête, ou la défense de telle ligne d'eau. Les batailles de la Marne, de l'Yser, de l'Artois, de la Champagne, de Verdun, de la Somme, les offensives allemandes et la contre-offensive française y sont présentées en un rapprochement de faits, de dates, d'événements qui donne à l'ensemble de l'ouvrage une valeur documentaire remarquable.

Le **Précis de la Grande Guerre** a sa place marquée dans la bibliothèque de toutes les familles françaises, dans les mains de tous les touristes des champs de bataille.

EN VENTE SUR DEMANDE CHEZ TOUS LES DÉPOSITAIRES DU "PAYS DE FRANCE"

Envoi franco contre 4 fr. 50 en mandat ou timbres-poste à la Bibliothèque du **PAYS DE FRANCE**
2, 4, 6, boulevard Poissonnière, Paris.

LE PAYS DE FRANCE

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

du 2 au 9 Août



Le rapporteur général de la Commission parlementaire de la Paix, M. Louis Barthou, a déposé son rapport le 4 août sur le bureau de la Chambre. Au cours de ce travail magistral, l'éminent rapporteur formule bien quelques critiques à l'encontre du traité de Versailles, mais reconnaissant qu'il est impossible d'atteindre la perfection dans l'établissement d'un acte aussi important, il l'apprécie dans son ensemble et conclut à sa ratification : « Ce traité, dit-il, est un des plus grands traités de l'histoire. Il serait le plus grand s'il avait résolu tous les problèmes que la guerre a posés. Mais quel est, dans l'histoire, le traité qui a atteint son but ? Le traité de Versailles ne pouvait échapper à la loi commune. Il manque d'unité dans le fond, de clarté dans la forme... » Mais, il faut reconnaître ses avantages : le rapporteur les résume et il ajoute : « A la condition que les alliés restent vigilants et solidaires, ce traité portera ses fruits. La paix signée est une paix de vigilance, d'action et de création. »

Nous annonçons, dans notre précédente chronique, la démission du dictateur Bela Kun au sujet de laquelle on n'avait pas encore alors de détails. D'autres événements se sont succédé en quelques jours à Budapest.

La chute du gouvernement des soviets apparut aux communistes inévitable après la défaite écrasante que les Roumains venaient d'infliger à leurs bataillons. C'est alors que Bela Kun, le généralissime rouge von Bohm et l'ambassadeur Agoston décidèrent, dans un conseil *in extremis*, de solliciter une fois de plus de la Conférence son intervention dans les affaires de Hongrie. Cette requête ayant été accueillie à la condition que Bela Kun se retirerait et qu'un gouvernement « national » serait institué, le disciple de Lénine réunit ses collaborateurs, déclara dissout le gouvernement des soviets et se hâta de partir avec quelques fidèles pour Vienne, où, dès son arrivée, il fut interné.

Un gouvernement socialiste modéré prit alors le pouvoir, sous la présidence de Peidl. Son premier soin fut d'abolir le régime soviétique et d'entrer en négociation avec l'Entente pour ob-

L'ARCHIDUC JOSEPH DE HABSBourg
qui s'est emparé du pouvoir à Budapest.

tenir un armistice. Cependant l'armée roumaine, après ses récents succès, n'avait pas cessé d'avancer en Hongrie, bousculant devant elle les derniers tronçons de l'armée rouge. Le 2 août on signalait l'arrivée de ses avant-gardes dans la banlieue de Budapest. Et c'est pendant qu'il délibérait sur les propositions des nouveaux gouvernements de la Hongrie, que le Conseil suprême des Alliés apprit que 30.000 Roumains commandés par le général Mardarescu venaient d'entrer le 4 août à Budapest et d'imposer un armistice aux Hongrois. Les troupes roumaines occupaient la ville, désarmaient les troupes rouges et prenaient des otages, tant bourgeois que bolcheviks. On croira difficilement que le Conseil suprême, tant de fois berné pourtant par les Hongrois, trouva fort irrévérencieux, sinon fort mauvais, que les Roumains eussent ainsi précipité les événements, sans sa permission formelle : il ne leur avait en effet permis que de rester sur leurs positions en vue de la capitale et d'attendre, l'arme au pied, le résultat de ses interminables palabres. Mais les Roumains savent à quoi s'en tenir sur le pouvoir de la Conférence ; ils avaient la partie belle et on ne saurait les blâmer de s'être, en en profitant, garantis contre d'éventuels déboires. D'ailleurs le Conseil a dû s'incliner devant le fait accompli. Une mission interalliée qu'il avait déjà mise en route pour Budapest a pu constater en y arrivant que pour amener une solution sa présence était inutile.

Dans cette commission, la France est représentée par le général Graziani.

Entre temps, des troupes tchèques et françaises arrivaient à Budapest pour participer à l'occupation. La population accueillait favorablement les occupants : elle était lasse des excès des communistes qui, eux-mêmes, pour la plupart, commençaient à avoir assez de leur propre régime.

On pouvait donc penser que le nouveau gouvernement allait durer au moins jusqu'au règlement de la situation de la Hongrie. Mais un nouvel événement, bien imprévu, venait, le 7 août, tout remettre en question. L'archiduc Joseph de Habsbourg s'était emparé du pouvoir par un coup d'Etat, avec le concours de quelques gendarmes ; il s'était proclamé « gouverneur de la Hongrie » et remplaçait le ministère Peidl, dont

il venait de faire arrêter les membres, par un gouvernement dit de conciliation.

Cet archiduc Joseph est le père de la princesse autrichienne qu'avait épousée le duc d'Orléans : il est né en 1872. Il était général, comme de juste ; et il resta fidèle aux traditions de l'armée autrichienne en se faisant battre chaque fois qu'il eut devant lui un adversaire sérieux. Commandant les armées du front de Volhynie, il essuya devant Loutzk une défaite retentissante : Broussiloff lui fit environ 200.000 prisonniers et lui enleva 1.100 canons. Nommé ensuite chef des armées d'occupation en Roumanie, il s'y fit remarquer par la dureté de ses procédés envers la population. Charles I^{er} l'envoya de là avec un commandement important en Italie, où sa carrière s'acheva dans la défaite de la Piave. Il n'est pas populaire en Hongrie : on le considère comme Hongrois parce que son grand-père fut palatin — sorte de vice-roi — de Hongrie et qu'il est né en terre hongroise ; il n'est pas douteux que s'il restait au pouvoir, il remettait en place le parti impérialiste. Mais les Roumains ne paraissent pas disposés à l'y laisser. Il n'était pas encore installé qu'un parti se formait, disait-on, à Budapest pour offrir la couronne de Hongrie au roi de Roumanie. Celui-ci précisément devait arriver à Budapest quelques jours plus tard. Le Conseil suprême, en présence de ces événements, a envoyé au gouvernement roumain une série de notes auxquelles nos alliés, à la date du 9, n'avaient pas encore répondu. Ils se proposaient, croit-on,

de remercier le Conseil de l'intérêt qu'il porte à la Roumanie, mais de le prier de les laisser régler eux-mêmes une situation à laquelle la Conférence s'est montrée impuissante à porter remède.

La République Portugaise a, depuis le 5 août, un nouveau président, dans la personne du docteur Antonio-José d'Almeida, qui a été élu par 123 voix contre 31 à d'autres candidats. Il appartient au corps médical colonial et a fait ses études à Coimbre. C'est le chef du parti républicain conservateur. Il fut l'un des organisateurs de la révolution de 1910 qui amena la proclamation de la République.

Son action contribua fortement à l'entrée du Portugal dans la guerre. Sa nomination ne peut que nous être agréable.

La cherté de la vie commence à faire surgir des initiatives intéressantes. Il n'est pas question de celles du gouvernement : il est rempli de bonnes intentions et il le prouve bien en instituant commissions sur commissions ; il a même pris un décret dont nous avons indiqué ici le but. Mais le public ne constate point que cela fasse baisser le prix des denrées : au contraire, celui-ci, après avoir diminué pour quelques-unes, est remonté. Aussi les consommateurs se sont-ils décidés à prendre en mains la défense de leur porte-monnaie.

D'abord à Montmartre, puis dans d'autres quartiers, se sont organisées des ligues entre particuliers, pour obliger les mercantis, par un contrôle incessant de leurs opérations, à réduire leurs tarifs à des prix raisonnables. Il est piquant de remarquer que nombre de petits commerçants, écrasés jusque-là par la concurrence des gros, et se rappelant qu'après tout eux aussi sont des consommateurs, se sont joints spontanément à ces groupements.

Le mouvement s'étend avec l'approbation tacite de l'administration pour qui ce contrôle est du travail tout fait. Il s'agit d'obliger les marchands d'abord à afficher leurs prix, ensuite à ne pas laisser les prix dépasser une honnête limite. Les loueurs font eux-mêmes dresser les contraventions auxquelles s'exposent les mercantis récalcitrants. L'action de ces ligues a déjà porté quelques fruits : ici et là on a vu baisser les prix de certains produits. Dans quelques villes de province, la lutte contre la vie chère s'est organisée de la même façon, à la satisfaction du public.

La crise de la vie chère n'est pas la seule dont nous aurons encore à souffrir : nous sommes menacés par surcroît d'une disette de charbon qui, nous dit-on, se fera sentir dans le monde entier. Les causes en sont nombreuses et complexes : la principale est que pour diverses raisons les mines ne produisent nulle part ce qu'elles pourraient produire. L'Amérique elle-même sera à court de charbon et ne pourra nous en fournir. Quoi qu'il en soit, la menace apparaît assez fondée pour que le Conseil suprême des Alliés se préoccupe sérieusement des mesures à prendre dans tous les pays en vue de la conjurer.



LES DRAPEAUX DE METZ

LA partie IX du traité de paix, figure, comme l'on sait, la restitution à la France des drapeaux livrés en 1870. Un certain nombre de ces drapeaux ont été brûlés par des soldats de la cavalerie de la garde prussienne dans la journée du 23 juin dernier. Ces drapeaux, au nombre de quinze, étaient à l'arsenal de Berlin. Les seuls drapeaux livrés à Metz étaient, nous le verrons plus loin, au nombre de cinquante-deux.

L'histoire des drapeaux de Metz est à la fois poignante et lamentable.

Lamentable l'attitude de celui qui eût dû à tout prix les préserver de la honte d'un séjour chez l'ennemi.

Poignante, quand on se remémore les patriotiques efforts de ceux qui, comme les généraux Lapasset, Laveaucoupet, Jeanningros, comme le colonel de Girels, comme tant d'autres dont les noms sont restés ignorés, n'hésitèrent pas à brûler leurs drapeaux plutôt que de les laisser aux mains de l'ennemi.

Le maréchal Bazaine n'a jamais voulu détruire les drapeaux de l'armée : telle est la conclusion du rapport dressé par le général Séré de Rivièvre pour le conseil de guerre de Trianon.

Si le maréchal Bazaine, écrit le général Séré de Rivièvre, avait voulu brûler les drapeaux, l'ordre en aurait été donné au directeur de l'arsenal. Il y avait un moyen encore plus simple, c'était de confier ce soin aux chefs de corps. Un mot suffisait, et les drapeaux de l'armée française ne seraient pas à Berlin.

Ce mot, le maréchal Bazaine ne l'a pas prononcé. Aussi l'instruction n'hésite pas à déclarer, dans cette circonstance douloureuse, que le maréchal Bazaine a manqué à son devoir et à l'honneur.

Les incidents douloureux et terribles qui marquèrent ces trois derniers jours de la capitulation de Metz, les 27, 28 et 29 octobre 1870, ne sauraient être mieux retracés que par les acteurs eux-mêmes, dans les dépositions qu'ils firent devant les juges du conseil de guerre, réuni en 1873 à Trianon, sous la présidence du duc d'Aumale, pour juger le maréchal Bazaine.

Le 27 octobre, à neuf heures du soir, dit le général Lapasset, je reçus une lettre du général Frossard; cette lettre ordonnait de remettre le lendemain les drapeaux à l'artillerie pour être conduits à l'arsenal afin d'y être brûlés. Je ne pus me faire à cette idée. Pour moi, les drapeaux étaient l'emblème de la patrie ; c'était l'âme de nos régiments ! Le lendemain, ayant le point du jour, je fis venir mes colonels, et je leur lus l'ordre qui m'était donné.

Je leur fis partager mes sentiments et je leur donnai l'ordre de brûler leurs drapeaux en présence de tous leurs officiers. Cet ordre fut exécuté, et j'ordonnai qu'on me remît les procès-verbaux. C'est alors qu'obligé de rendre compte de l'exécution de l'ordre, je répondis au général commandant le 2^e corps d'armée :

La brigade mixte (brigade Lapasset) ne rend ses drapeaux à personne, et elle ne se repose sur personne de la triste mission de les brûler ; elle l'a accomplie elle-même ce matin, et j'ai entre les mains les procès-verbaux de cette lugubre opération.

Pour compléter ma déposition, et dans l'intérêt de la vérité, je dois dire que dans ma brigade mixte il y avait un régiment de cavalerie, le 3^e lanciers, dont, suivant l'ordre qui avait été donné au début de la campagne, j'avais fait verser l'étendard à l'arsenal.

Cet étendard n'était donc pas dans les rangs de ma brigade ; je voulus qu'il fût brûlé comme les autres et j'ordonnai au colonel commandant le 3^e lanciers de se rendre à l'arsenal et de s'assurer qu'il était brûlé. En effet, le colonel revint et me remit un procès-verbal duquel il résulte que, le 27 octobre, l'étendard du 3^e lanciers a été brûlé, d'après les ordres du maréchal commandant en chef.

Le général Laveaucoupet fut indigné de l'ordre reçu.

Mais, après ce premier mouvement de colère, dit-il dans sa déposition, je me rappelai que ces drapeaux étaient ceux de la division que j'avais commandée ; je me rappelai que, devant ces drapeaux, le 6 août, 25.000 Prussiens avaient assailli pendant douze heures 8.000 Français placés sous mes ordres, et qu'ils avaient lâché prise en laissant 8.600 combattants sur le champ de bataille.

Et alors, je me dis : « Non ! ces drapeaux n'iront pas à l'arsenal comme on envoie un vieux cheval à la voirie ; ces drapeaux seront brûlés ! » Et, comme je ne pouvais pas être dans tous les forts à la fois, et que je n'étais pas sûr qu'il ne surviendrait pas un contre-ordre qui paralyserait ma volonté, j'arrêtai dans mon esprit les dispositions suivantes :

Ces drapeaux, je les ferai venir chez moi, et, dans la cour de l'hôtel, je les ferai brûler moi-même en présence de la garde, en présence des détachements qui les auront amenés, en présence de mon état-major et devant mon sous-intendant militaire qui en dressera procès-verbal. Ces petits détachements présenteront les armes, les officiers salueront de l'épée et les drapeaux seront brûlés ; les aigles seront brisées et, faute de mieux, elles seront fondues dans les fourneaux de l'hôtel.

Ceci bien arrêté dans mon esprit, j'envoyai l'ordre aux différents corps de la division de m'envoyer leurs drapeaux, et je terminai cet ordre par ces mots : « Ces drapeaux seront envoyés directement chez le général de division, qui donnera les derniers ordres. »

J'avais ordonné que les drapeaux fussent rendus chez moi, le 28, à dix heures. Le 28 au matin, à neuf heures un quart, j'envoyai un de mes officiers d'ordonnance aux renseignements ; je lui dis : « Allez à l'arsenal, mais n'y allez pas officiellement, et voyez seulement ce qui s'y passe ; informez-vous si l'on brûle les drapeaux et revenez me le dire. »

Cet officier revint presque immédiatement et me dit : « Mon général, on ne brûle pas les drapeaux. » — « Les reçoit-on ? » lui dis-je. Il me répondit : « Je n'en sais rien ; mais on ne les brûle pas, je m'en suis bien assuré. »

A dix heures, les porte-drapeau arrivèrent avec leurs quatre fourgons et les quatre détachements que j'avais ordonné de commander pour escorter les drapeaux. Lorsque tout le monde fut réuni à l'hôtel, je dis aux quatre officiers qui commandaient les détachements : « Allez à

l'arsenal, vous demanderez au chef de l'établissement de vous donner un reçu de vos drapeaux ; et vous lui demanderez que ces drapeaux soient brûlés instantanément et immédiatement devant vous. Si tout cela ne se fait pas, vous reviendrez ici. Laissez vos fourgons et vos détachements. »

Ces officiers se rendirent à l'arsenal et revinrent presque immédiatement en me disant : « On ne brûle pas les drapeaux et on ne donne pas de reçu. »

Sur ce, je changeai d'idée, et, au lieu de faire brûler moi-même les drapeaux de ma division, je dis à ces officiers : « Retournez dans vos forts ; allez trouver les colonels des divers régiments, et dites-leur ceci : Faites sortir votre drapéau de l'étui, ou

plutôt du corbillard où il est enfermé ; faites-lui rendre les honneurs, pour la dernière fois, et, ensuite, qu'il soit brûlé ! »

Cet ordre a été exécuté.

Le général Jeanningros, qui commandait, en 1870, les zouaves et le 1^{er} régiment de la garde impériale, fit déchirer les drapeaux et en partagea les morceaux entre ses soldats.

Le directeur de l'arsenal, où devaient être portés les drapeaux, était le colonel de Girels ; dans sa déposition il déclare que huit étendards de cavalerie furent brûlés. Mais le maréchal Bazaine envoya l'ordre de conserver les drapeaux, l'ennemi tenant beaucoup à cette clause de la convention et en faisant une condition expresse.

J'allai à la forge, ajouta le colonel de Girels, où l'on détruisait les drapeaux et les étendards. On finissait de les détruire. Je trouvai là un vieil adjudant qui cassait la dernière aigle, et il me dit : « En voilà une au moins que les Prussiens n'auront pas ! » Il mit les débris dans un panier et il alla les enterrer quelque part.

Combien livra-t-on de drapeaux à Metz ?

La suite de la déposition du colonel de Girels va nous l'apprendre.

Le lendemain, dit le colonel de Girels, je revins à l'arsenal à la tombée de la nuit. Le garde Pertschmann me montra un brûlignon au crayon ; c'était la note des drapeaux qu'il avait faite et mise au net pour le général.

J'ai retenu de cette note ceci : le nombre des drapeaux était de cinquante-deux. »

Ces cinquante-deux drapeaux et étendards livrés à l'ennemi sont-ils ceux qui sont exposés à la « Garnison Kirche » de Potsdam, face à la chaire à prêcher et au tombeau du grand Frédéric ?

Alors, ils n'ont donc pas été brûlés tous. Et il faudra bien qu'un jour prochain ils nous soient rendus, après être restés prisonniers pendant près d'un demi-siècle.

MAXIME VUILLAUME.



LE GÉNÉRAL LAPASSET FAIT BRULER LES DRAPEAUX, *après le tableau de Dujardin-Beaumetz.*

LES ROUMAINS ONT OCCUPÉ BUDAPEST



A gauche, une vue du Danube, et au delà, le palais du Parlement hongrois. A droite, c'est le Palais impérial et royal où résidait l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie, pendant les séjours qu'il faisait dans la capitale de la Hongrie. Un large passage souterrain permet aux voitures et aux piétons de passer sous le palais impérial.



Il n'y a à Budapest que deux ponts sur le Danube. Celui que l'on voit à gauche est le plus ancien ; celui de droite, le pont Marghittid, a été construit par les ingénieurs de la Société française Fives-Lille. Ces ponts ne gênent en rien la navigation, très active, qu'alimentent principalement les céréales récoltées dans la région.



Budapest, que l'armée roumaine du général Mardarescu vient d'occuper, est une des plus grandes villes de l'Europe orientale. Formée en réalité de la réunion des deux villes de Bude, très ancienne cité sur la rive gauche du Danube, et Pest, plus moderne, sur la rive droite, elle est riche en souvenirs historiques. Ses monuments ne le cèdent en rien aux plus somptueux des autres capitales. Ici, c'est l'Opéra, et à droite, la rue Kossuth et l'entrée du pont Marghittid.

Les Grandes Ecoles au lendemain de la Guerre



LES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE CENTRALE ASSISTENT A UN COURS DANS LE GRAND AMPHITHÉÂTRE

LES élèves de nos grandes écoles qui avaient été mobilisés ont repris leurs études au printemps de cette année. On pouvait craindre que ces tout jeunes hommes enlevés prématurément à leur milieu scolaire et dont la plupart ont été officiers n'eussent éprouvé, nous ne dirions pas quelque nonchalance, mais au moins quelque indécision en reprenant le cours de leurs labours premiers. Nous sommes allés nous renseigner à ce sujet auprès de la direction de quelques-unes de ces grandes écoles.

A l'Ecole centrale des Arts et Manufactures on se montre plus que satisfait de ces quatre mois de travail : « Tous se sont remis rapidement aux études, nous dit-on. Il n'y a plus de mauvais élèves ou même d'élèves distraits. Maintenant, ils mettent leur amour-propre à comprendre très vite. On prévoit que tous auront leur diplôme. Il faut voir là le résultat des années de guerre qui ont fait de nos « centraux », encore enfants en 1914, des hommes mûris par les épreuves des combats, par l'habitude du commandement, par le souci des responsabilités. Ajoutez à cela que leur séjour dans l'artillerie, où il y a beaucoup d'ouvriers, a été précieux pour les préparer à la carrière d'ingénieur dans laquelle ils vont bientôt entrer. » « Centrale », qui a donné à la France tant d'héroïques officiers, a connu aussi de sanglants sacrifices. Dans les trois promotions actuellement à l'Ecole, il y a eu 155 tués, 154 blessés, 51 croix de la Légion d'honneur et 590 Croix de guerre.

Par suite des admissions au cours de la guerre et de la rentrée des anciens élèves, l'Ecole compte maintenant 1.450 élèves au lieu de 750 en 1914. Chose nouvelle, « Centrale » a maintenant 7 jeunes filles qui, en 1918, ont été admises comme élèves de première année.

La troisième année avait été rendue à la vie scolaire dans le courant du mois de mars. La deuxième, puis la première année ont repris à quinze jours d'intervalle. Quelques élèves souffrent périodiquement des gaz asphyxiants respirés sur le front, mais l'ensemble est vigoureux et les corps sont musclés par les années de vie physique.

80 pour cent des postes d'officiers dans les chemins de fer à voie étroite du front ont été tenus par des centraux ou des anciens centraux.

M. le général Curmer, commandant l'Ecole Polytechnique, nous parle aussi — sans qu'il s'en étonne — de l'application montrée par les élèves après le devoir accompli aux armées.

On nous dit, d'autre part, que les « polytechniciens » ne sont plus de jeunes potaches suivant les « amphis » et préparant leurs « colles » parce que c'est l'« emploi du temps » : ce sont de jeunes hommes qui travaillent à s'assimiler des notions scientifiques comme base indispensable de leurs travaux futurs. Ils mettent toute leur énergie à rattraper le temps perdu et les examinateurs, à plusieurs reprises, ont manifesté leur étonnement des résultats obtenus et surtout de la manière dont les élèves exposent les questions qui leur sont soumises. Cette manière n'a plus rien de commun avec la leçon récitée, elle est plus personnelle et plus ample.

Pour avoir une idée du classement d'après les notes d'interrogation, on remarque que, sur 150 élèves environ, le major a plus de 19 de moyenne sur 20. Une trentaine environ ont plus de 16 et 120 ont plus

de 12. Les élèves de « Polytechnique » travaillent comme des esprits mûris et non plus comme des collégiens.

De Strasbourg où se poursuivent les cours de préparation à « Polytechnique » et où les examens ont commencé le 11 août, les meilleures nouvelles nous parviennent également.

A noter que la plupart des élèves de « Centrale » et de « Polytechnique » — à de très rares exceptions près — ont terminé la campagne comme commandants de batterie.

L'Ecole des Mines a vu pareillement les jeunes hommes se remettre au travail avec un acharnement remarquable. On commence l'application d'un programme d'études accélérées. Les voyages d'études dans les mines seront écourtés et ainsi la durée du séjour à l'Ecole sera de vingt-quatre mois au lieu de trente-deux.

Sur 150 élèves mobilisés, il y a eu 30 tués. Un officier aviateur élève des « Mines », le capitaine Menj, a été fait officier de la Légion d'honneur.

L'Ecole Normale supérieure a payé le plus lourd tribut à la défense du pays. Les normaliens, mobilisés pour la plupart comme officiers d'infanterie, virent leurs rangs décimés de terrible façon. Les chiffres, là-dessus, sont édifiants. Quelques élèves des promotions 1908 et 1909 et presque tous ceux de la promotion 1910 accomplissaient leur service militaire, après leur sortie de l'Ecole. 79 sont partis pour le front en août 1914 ; 39 sont morts ou disparus, 33 ont été blessés.

Les élèves des promotions 1911, 1912 et 1913 ont quitté l'Ecole pour le front : 161 sont partis en août 1914. 81 sont morts ou disparus, 64 ont été blessés.

Les élèves de la promotion 1914, mobilisés aussitôt leur admission, sont allés au front à partir de janvier 1915 ; sur 80, 20 sont morts, 18 ont été blessés.

Les promotions 1916 et 1917, très réduites, ont eu 26 mobilisés : 3 sont morts, 1 a été blessé.

Mais ceux qui reviennent sont pleins d'ardeur, avec une sorte de griserie pour la vie intellectuelle retrouvée. Les meilleurs d'entre eux, nous dit-on, sont les normaliens qui ont « fait » les quatre ans de front, les promotions plus récentes souffrant un peu de la faiblesse des études secondaires dans les premières années de la guerre. Il n'est donc pas injuste de dire qu'on travaillait plus sur le front qu'à l'arrière.

L'Ecole Normale a encore un commandant militaire. Mais au 1^{er} septembre les conditions seront tout à fait rétablies et en octobre il y aura une agrégation spéciale avec un programme réduit qui tient compte aux normaliens du temps passé sous l'uniforme de guerre.

On estime que les longs mois vécus dans les tranchées en contact continual avec des hommes de toutes les classes auront fortifié le jugement et mûri le caractère de ceux qui vont bientôt entrer dans la carrière universitaire.

Et M. Ernest Lavisse, directeur de l'Ecole, dans la séance de rentrée du 23 mars 1919, a prononcé là-dessus des paroles définitives : « Quelle que soit, disait-il, votre



L'atelier de croquis des machines à l'Ecole centrale.



Groupe des élèves sculpteurs candidats au Prix de Rome.

spécialité scientifique ou littéraire, vous n'avez pas le droit de vous y enfermer. Ce n'est pas une éducation spéciale que vous ont donnée les années tragiques, n'est-ce pas ? Quoi ! vous ne seriez que professeur de philosophie ou de mathématiques, ou de lettres ou d'histoire ! Vous n'en avez pas le droit. Vous êtes plus que des philosophes, des mathématiciens, *et cetera*. En vous l'éminente qualité n'est pas d'être agrégé de tel ou tel ordre, c'est d'être les anciens combattants de la grande guerre, ceux qui, en Flandre, en Picardie, en Lorraine, en Champagne, dans les Balkans, en Asie, ont ressenti les grandes émotions et réfléchi sur les grands devoirs. Veuillez méditer ce mot de Michelet : « L'enseignement est la communication de l'intime. » Votre intime est très riche, mes amis ; vous le prodigueriez autour de vous. »

A l'Ecole de Médecine, on ne prendra pas de vacances cette année. C'est dire le besoin d'études qui tient nos futurs médecins. On veut rattraper le temps perdu pour la scolarité : en l'espace de six mois on a concentré les travaux d'une année entière. Car si les élèves de l'Ecole de Médecine ont tant travaillé (trop, hélas !) dans les hôpitaux et les ambulances, il n'en reste pas moins que les études médicales indispensables ont été négligées.

Disons en passant que nombre d'élèves de l'Ecole de Médecine mobilisés au début de la guerre comme infirmiers ou même comme combattants sont devenus par la suite médecins auxiliaires après avoir subi victorieusement les examens du Val-de-Grâce.

L'Ecole des Beaux-Arts est, elle aussi, en plein labeur, en pleine renaissance. Il s'y passe, en ce moment, un fait capital : c'est la première fois depuis 1914 que l'on y concourt pour le grand Prix de Rome. 10 peintres, 10 sculpteurs, 10 architectes, 6 graveurs en médailles, 8 graveurs en taille-douce viennent d'entrer en loge. L'Académie décernera en octobre prochain — quand les travaux imposés seront exécutés — un grand prix pour chaque section. Mais elle se réserve le droit, si elle juge que les efforts des jeunes artistes ont été remarquables, de décerner un ou plusieurs des grands prix annuels qui auraient été attribués quatre fois si la guerre n'avait interrompu la série des concours.



Sous l'œil paternel du gardien, les concurrents au grand Prix de Rome se délassent de leurs travaux en "faisant des poids".

En ce qui concerne l'admission à l'Ecole et la limite d'âge, la guerre a apporté quelques modifications au règlement. On a prolongé la limite d'âge jusqu'à 35 ans pour les mobilisés et jusqu'à 33 ans pour les autres. Pour les concours d'admission, les mobilisés bénéficient de points de majoration. Le diplôme d'architecte n'exigera que cinq valeurs au lieu de dix.

L'Ecole des Beaux-Arts a payé du sang le plus précieux : les 600 citations pour faits de guerre dont elle s'enorgueillit, 165 élèves et 75 aspirants ou élèves d'ateliers sont morts pour la Patrie.

Et, en octobre prochain, nous verrons au Grand-Palais, parmi l'Exposition des Artistes morts au champ d'honneur, nombre d'œuvres exécutées par les jeunes élèves des ateliers de l'Ecole et qui nous montreront combien il nous faut pleurer de grands talents naissants, des talents qui auraient fait plus tard de la maîtrise et que la mort a détruits en quelques secondes.

A l'Ecole des Hautes Études commerciales, on commence un enseignement intensif pour les élèves ayant été mobilisés. La maturité d'esprit des élèves est telle que l'on condensera en une année l'enseignement normal de l'Ecole qui est de deux années. On versera ainsi rapidement dans l'Industrie, la Banque et le Commerce des jeunes hommes capables de contribuer à la reprise d'activité de notre pays.

L'Ecole ouvre aussi des cours spéciaux de sciences administratives et commerciales destinés à des ingénieurs, des industriels, des commerçants qui n'ont pas suivi un enseignement commercial supérieur et qui désirent compléter leur instruction pour devenir de véritables chefs d'entreprise.

Sur 250 mobilisés, l'Ecole compte 70 morts, presque tous officiers.

Le Conservatoire (70 morts au champ d'honneur !) nous signale le même entrain chez les jeunes artistes qui reviennent à leurs patientes études avec la foi des années anciennes. Il y a tout de même une note chagrinée.

La guerre, qui n'a pas trop nui à l'habileté des instrumentistes, va faire débuter cinq ans plus tard sur la scène les élèves de chant et de déclamation. Pour quelques-uns, l'âge sera très avancé, trop avancé. On prévoit que certains, pourtant doués, devront renoncer à la carrière du théâtre. La guerre terminée fait de nouvelles victimes...

Enfin — et voilà la nouvelle qui ravira toutes les familles françaises — nous apprenons que les examens de droit de fin d'année de la Faculté de Strasbourg ont été excellents. L'enseignement repris en cours d'études a été donné entièrement en français à des étudiants qui tous parlaient notre langue, mais avaient néanmoins suivi jusqu'ici des cours en allemand.

Ils se sont mis à la pratique des méthodes et de la langue françaises avec un entraînement qui a ravi leurs maîtres. Le droit allemand en territoire reconquis n'a plus qu'une valeur de transition, au plus ; les jeunes générations d'avocats, de notaires, d'hommes d'affaires pratiqueront naturellement le droit français.

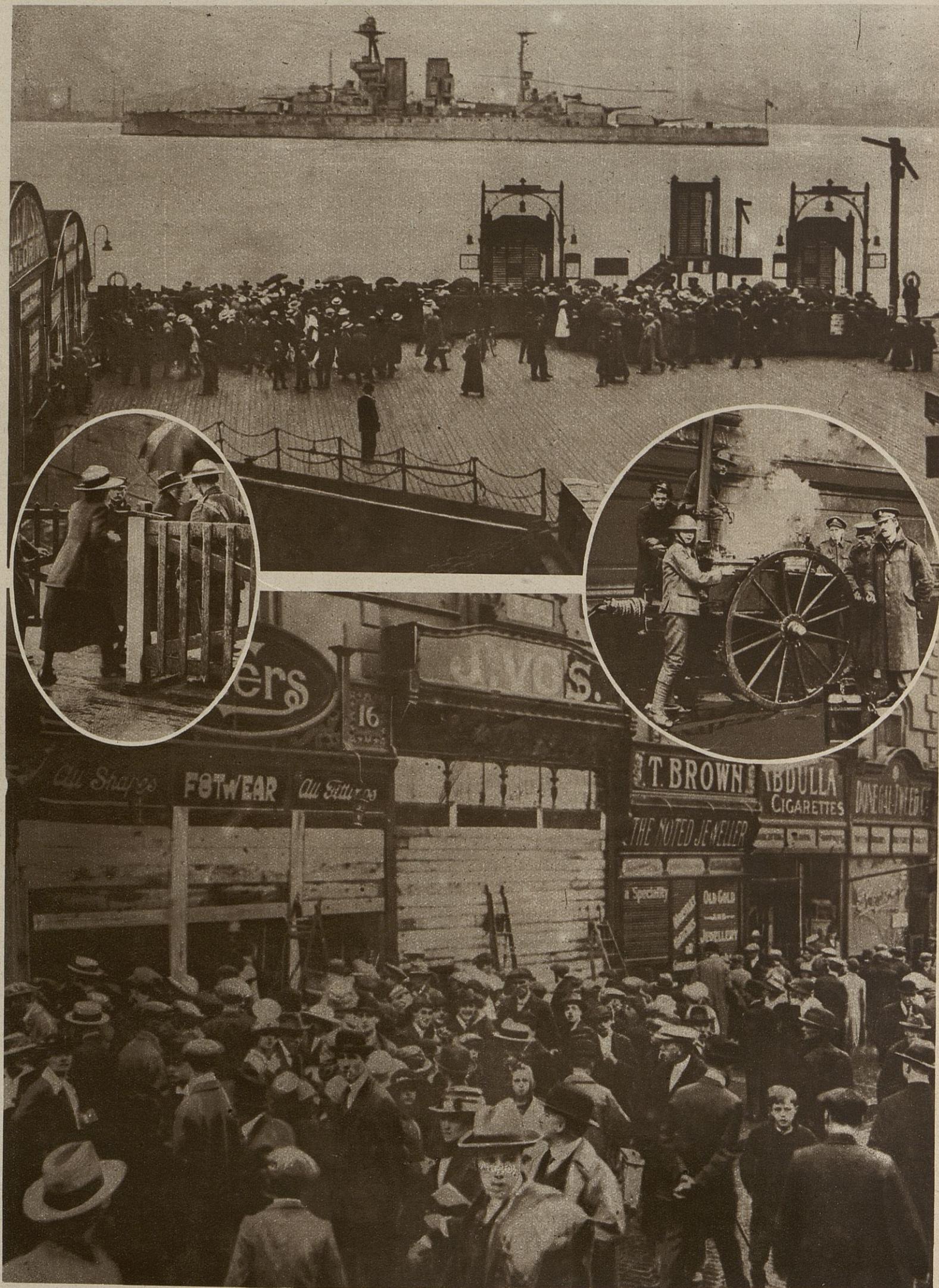
Mais, dans l'ensemble, quoi de plus réconfortant que toute cette jeunesse héroïque de France à peine revenue des champs de bataille et se remettant avec autant d'ardeur aux pacifiques études ? Cela donne corps à nos merveilleux espoirs et atteste une fois de plus la santé physique et morale de la race.

ROBERT BEAUFORT.



Dans le couloir des loges où ils sont enfermés pour exécuter leur concours, les candidats au grand Prix de Rome prennent un instant de repos.

GRAVES DÉSORDRES A LIVERPOOL



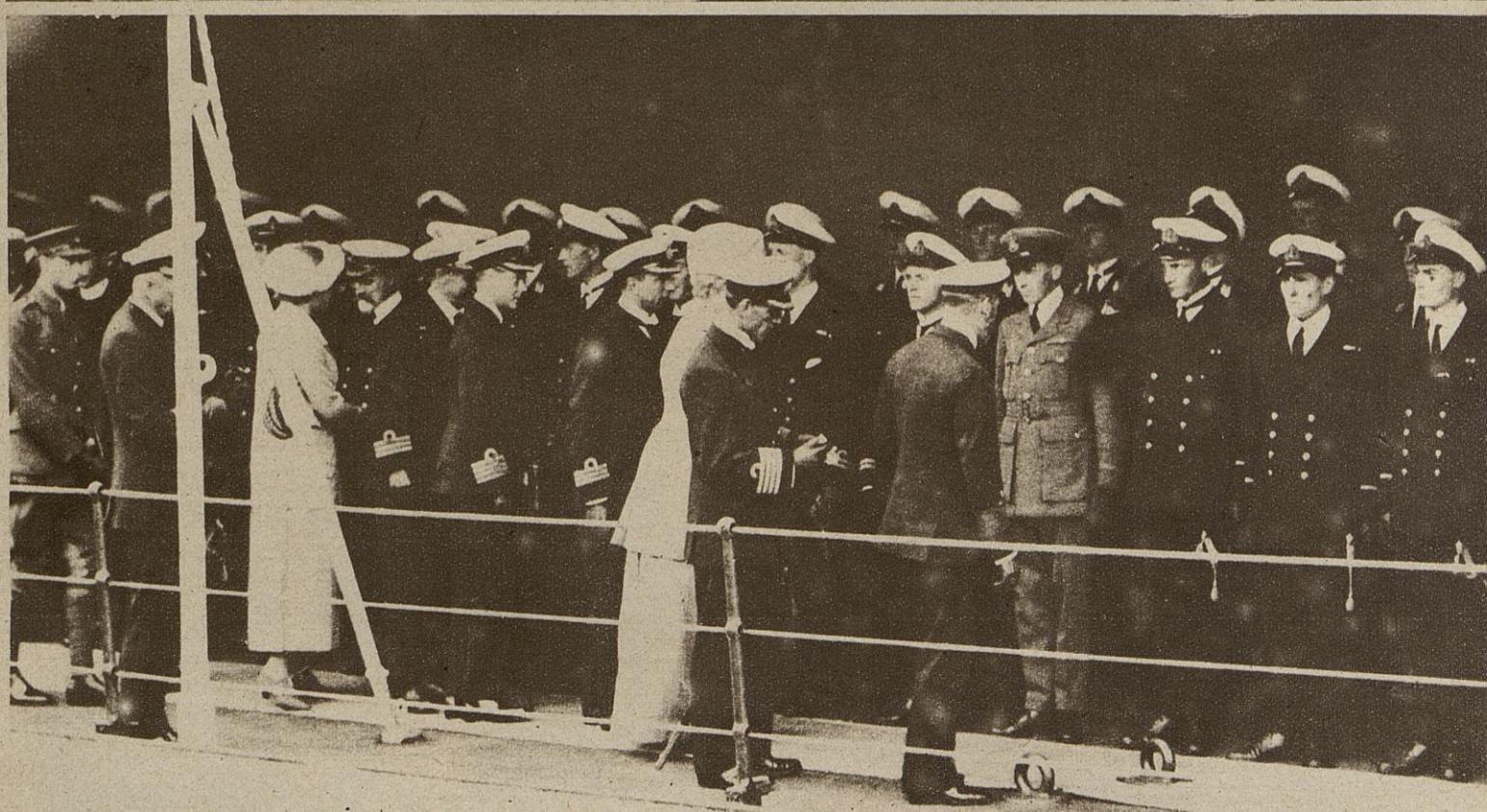
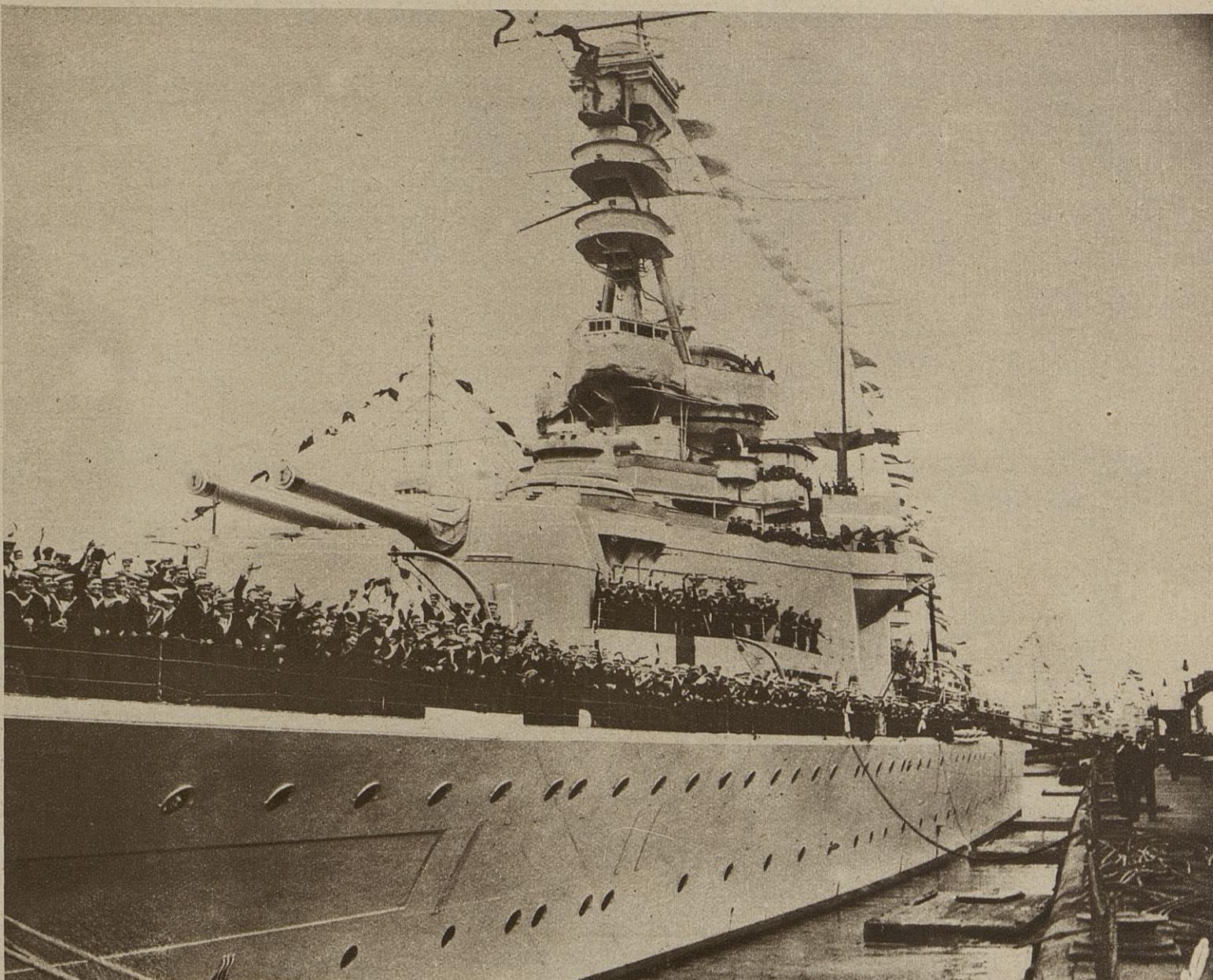
A la suite de la grève d'une partie des agents de police, la populace de Liverpool s'est livrée, pendant deux nuits, au pillage d'une centaine de magasins du centre de la ville. Les troupes sont intervenues. Dans le port est arrivé le dreadnought « Valiant » que l'on voit en haut de la page. En bas, une rue aux boutiques saccagées. Dans les médaillons, à gauche, la garde des quais d'embarquement ; à droite, des cuisines roulantes pour la troupe.

L'HOMMAGE DE L'ANGLETERRE A SA MARINE MARCHANDE



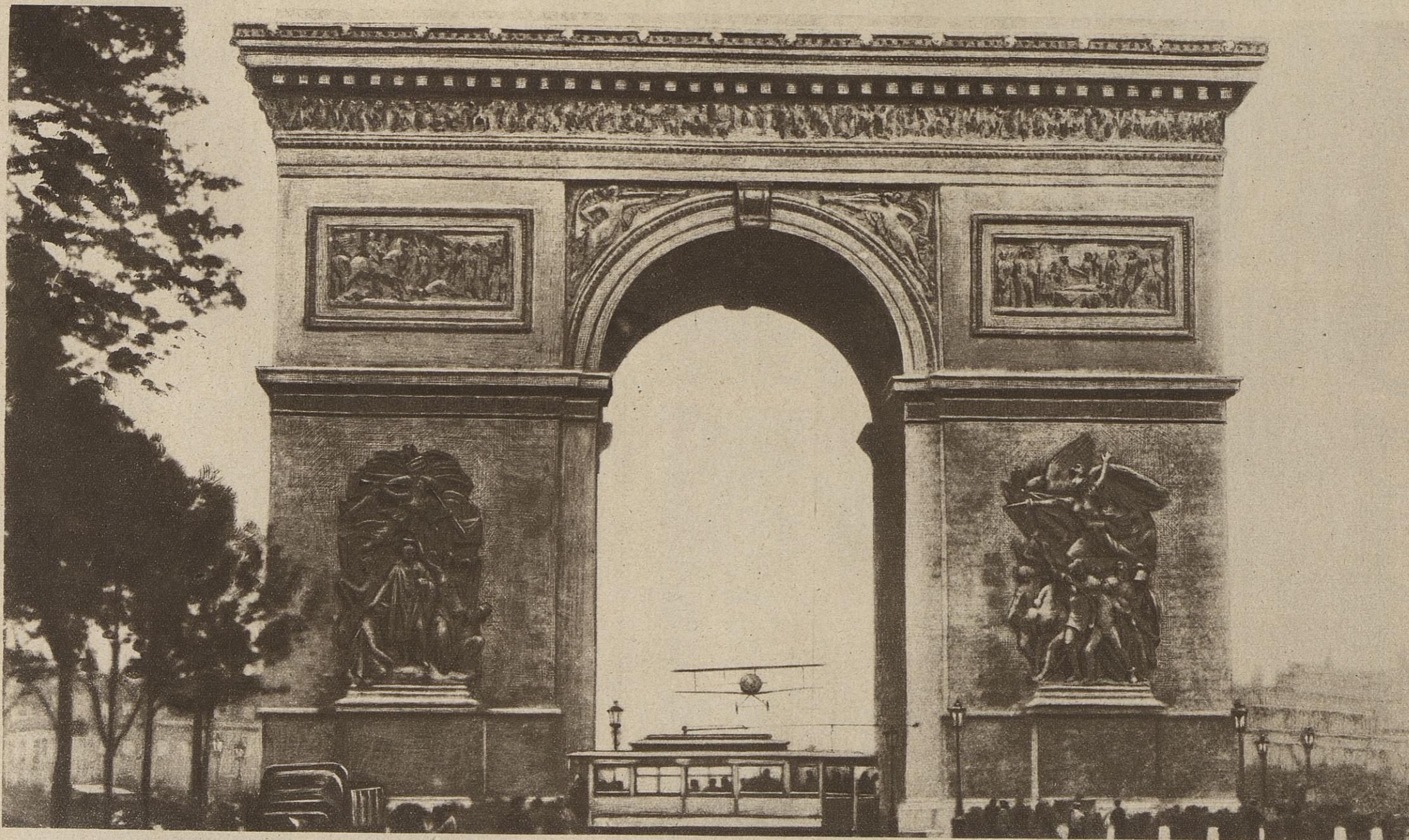
Le gouvernement britannique, pour honorer la marine marchande et reconnaître les services qu'elle a rendus pendant la guerre, a organisé, le 4 août, un grand défilé naval sur la Tamise dans la traversée de Londres. On voit ici, venant en tête, la barque montée par le roi ; derrière elle viennent le canot du lord-maire, amiral du port, et les embarcations de gala des autorités navales. Sur le quai et les navires une foule immense assistait au défilé.

LE DÉPART DU PRINCE DE GALLES POUR LE CANADA



Comme il est de tradition en Angleterre que le prince héritier aille visiter les dominions, le prince de Galles vient de se rendre au Canada où son séjour durera trois mois. Il s'est embarqué le 4 août à Portsmouth sur le croiseur "Renown", dont cette photographie a été prise au moment où il allait quitter le port. On reconnaît ici le roi, la reine, le prince Albert, la princesse Mary, le duc de Connaught, qui ont conduit le prince à bord.

UN AVION FRANÇAIS PASSE SOUS L'ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE



Nos pilotes ont toutes les audaces. L'un d'eux vient de réaliser un tour de force que les aviateurs regardaient comme impossible. Il a passé avec son biplan sous l'Arc de Triomphe, à la vitesse de 160 kilomètres à l'heure. Georges Godefroy, tel est son nom, n'est entré dans l'aviation qu'en septembre 1917, après avoir fait trois ans de tranchées comme fantassin et gagné deux citations en qualité d'agent de liaison. Il devint vite un pilote de premier ordre ; moniteur au Nieuport, il totalisa 4.500 atterrissages en 500 heures de vol. Démobilisé depuis juillet, Godefroy rêvait de se signaler par un exploit sans pareil ; il a réussi. C'est le 7 août au matin qu'on put le voir sur un avion "Bébé" de 120 HP, s'engouffrer follement sous l'arche glorieuse. L'appareil mesure 7 mètres d'envergure ; l'Arc de Triomphe n'a que 14 m. 60 de largeur. C'est dire que le pilote devait avoir le coup d'œil aussi sûr que le cœur solide.



ECHOS



ENSEIGNEMENT PROFESSIONNEL OBLIGATOIRE

ENFIN ! ça y est ! elle vient tout de même d'être promulguée, la loi dont on parle depuis si longtemps, la loi si impatiemment réclamée et attendue, la loi destinée à organiser l'enseignement technique industriel et commercial !

Ainsi est apporté un précieux élément à la solution de ce problème capital, qui se pose en ce moment avec plus d'appréciation que jamais :

Comment concilier, avec la réduction de la journée de travail, l'intensification de la production ?

La question, pour être résolue, exige que soient remplies trois conditions, à savoir : l'organisation scientifique du travail, le perfectionnement incessant de l'outillage, et, par-dessus tout, une meilleure formation professionnelle des ouvriers.

Cette dernière condition va se trouver réalisée, en principe, de par la loi dont nous saluons ici l'avènement. Elle comporte essentiellement « une institution de cours professionnels ou de perfectionnement obligatoires, sous certaines conditions, pour les jeunes gens et jeunes filles, âgés de moins de dix-huit ans, qui sont employés dans le commerce et l'industrie, soit en vertu d'un contrat écrit d'apprentissage, soit sans contrat ».

Le voilà donc forgé, l'instrument qui va nous permettre de préparer des jeunes générations de travailleurs, instruits de leur métier.

Aux pouvoirs publics, maintenant, de veiller à ce que la loi nouvelle, après avoir été si tardive, ne reste pas lettre morte : il faut que toutes les énergies s'appliquent à la faire jouer d'une façon immédiate et féconde.

LES ARBRES EN T. S. F.

D'INTÉRESSANTES expériences ont été récemment relatées par le général Squier sur l'utilisation des arbres comme antennes en radio-télégraphie et radiotéléphonie, aux Etats-Unis. Dès 1904 il avait constaté que certains arbres conviennent particulièrement : les eucalyptus, notamment. En Californie, alors que par le fait du climat et de la nature du sol il n'arrivait pas à maintenir ses communications par la méthode ordinaire, il y réussissait parfaitement dès qu'en enfonçant un clou dans un tronc ou des racines et en le reliant aux appareils, il transformait l'arbre en antenne.

Des expériences faites durant la guerre ont démontré qu'avec un arbre pour antenne on recevait, aux Etats-Unis, les radiotélégrammes des principales stations européennes. Pour cela il suffit de disposer au pied de l'arbre un treillage métallique relié par un fil à un clou enfoncé dans le bois, près du sommet.

CANONNADE ET PLUIE

Le canon fait-il pleuvoir ? Les uns l'affirment. D'autres le nient, faisant observer que la pluie est avant tout affaire de régime de vents, et qu'avec les vents humides d'ouest et sud la pluie est plus répandue de beaucoup qu'avec les vents secs de nord et est.

Les météorologues anglais restent très sceptiques. Sir Napier Shaw affirme que les plus terribles canonnades ont eu tout autant d'effet sur la pluie qu'un sprat (ou esprot) qui prétendrait barrer l'entrée de la Tamise en se mettant en travers.

Si encore les inondations de décembre-janvier 1918-1919 étaient survenues durant la guerre... Mais non : elles ont attendu l'armistice.

Il est bien certain toutefois qu'il a plu davantage durant les quatre années de guerre. Mais ce phénomène se présente aussi en pleine paix. En 1914, septembre et octobre furent peu pluvieux malgré le canon : par contre il plu en décembre, alors que celui-ci parlait moins. D'autre part, en 1915 et 1916, si la pluie fut



de 20 % plus abondante qu'en moyenne, le canon resta assez silencieux ; au lieu qu'en 1917, où il se fit beaucoup entendre, la pluie ne dépassa la moyenne que de 6 %. Pas de pluie durant l'offensive victorieuse, de juillet à novembre 1918 ; par contre beaucoup après l'armistice. Plus on y regarde de près et moins on voit la raison de croire à l'action de la canonnade. Celle-ci ne peut créer une atmosphère humide, qui est la condition essentielle.

DE QUOI "FUMER UNE PIPE" ?

Le paquet de tabac continue à être une denrée plutôt rare.

En présence du cruel régime de restriction auquel il demeure condamné, comment un culot de pipe, conscient et désorganisé, n'éprouverait-il point une rage folle à la lecture d'une information de ce genre, publiée récemment par un journal du Midi :

TOULOUSE. — *Le tribunal correctionnel a condamné deux Espagnols, la femme Sanchez et le nommé Manuel Romano, à 1.200 francs d'amende chacun, pour avoir été trouvés porteurs, par les agents de la régie, de 900 paquets de tabac achetés par des débitants au-dessus du cours légal...*

900 paquets de tabac accaparés !... Il faut avouer qu'il y a là « de quoi fumer une sacrée pipe » !...

Au figuré, hélas !

AU PAYS DE FRANCE

ENFONCÉ, SHERLOCK HOLMES !

La crainte de M. Locard deviendra-t-elle, pour les malfaiteurs, le commencement de la sagesse ?

M. Locard ? ? ? Un détective ?

Un détective ? Oui, après tout... si l'on veut. En tout cas, pas un « détective d'hier », mais un « détective de demain ». M. Locard est le Sherlock Holmes de l'avenir — un Sherlock Holmes scientifique. Directeur du laboratoire de police technique de Lyon, ce savant « expertiseur » a exposé, l'autre jour, à l'Académie des Sciences de cette ville, où il vient d'être admis, ses ingénieuses méthodes de recherche. Il serait trop long de les détailler ici. Bornons-nous à indiquer, par des exemples concrets, quelques-uns des résultats stupéfiant auxquels elles conduisent.

Dans un champ, on découvre un cadavre. Près du cadavre, une touffe d'herbes. Par qui le crime a-t-il été commis ? Aucun indice. Mais à quelque temps de là, on arrête un vagabond suspect. De ce vagabond M. Locard explore la veste. Il y perçoit, au microscope, l'existence d'un débris végétal qui, par sa nature, s'apparente précisément aux herbes composant la touffe voisine du cadavre... Et alors tombe sur le « blair » du vagabond une question inattendue, fulgurante et précise, qui ahurit le coupable et le contraint à l'avoue.

M. Locard, pour qui le moindre grain de poussière est révélateur, arrive même, comme on va voir, à dévoiler l'erreur judiciaire... Deux gredins, A et B, ont résolu, à l'insu l'un de l'autre, d'assassiner la même victime. Parvenu à l'endroit du crime, A se ravise soudain... B, lui, commet le meurtre. Or, seule a subsisté la trace des pas de A. On le coffre, et sa tête ne tient plus qu'à un fil... Oui, mais... le meurtrier B a laissé sur un meuble, où il s'est appuyé, l'empreinte du velours dont il est habillé. M. Locard repère cette empreinte, invisible pour d'autres. Le vrai coupable est démasqué !

M. Locard, bien entendu, est passé maître dans l'observation des traces digitales : il calcule que « l'identification par les lignes digitales ne comporte qu'une chance d'erreur contre 291 quintillions de chances de ne pas se tromper... » !

291 quintillions !!! La vérité sort donc du laboratoire de M. Locard plus infailliblement que du cabinet d'un juge d'instruction !

MISS CATHERINE GROTH

LES à-côtés de l'Histoire.

Si, au cours de cette interminable Conférence de la Paix qui menace de s'éterniser, des relations cordiales ont pu s'établir, pratiquement, entre les presses française et américaine,

peut-être cela tient-il, pour une part, à un tout petit détail, fort ignoré, que nous allons révéler.

Au chef du bureau de presse des Etats-Unis, à l'hôtel Crillon, fut adjointe, avec beaucoup d'à-propos, une jeune et charmante Américaine, très instruite, Miss

Catherine Groth : pour les journalistes français — nombreux, hélas ! — qui, ignorant la langue du Président Wilson, se trouvaient privés de tout contact utile avec leurs confrères américains, cette aimable interprète fut une véritable Providence.

Miss Groth, en effet, parle admirablement le français. Rien d'étonnant d'ailleurs : elle a fait ses études à Paris, et y a été reçue bachelier ès lettres en Sorbonne. Elle continua ensuite ses études à New-York, où elle se vit décerner, à la Columbia University, le diplôme de licenciée. Après quoi, par des articles de journaux et des conférences, elle s'appliqua à faire connaître la France en Amérique.

Miss Groth est une polyglotte éminente : en dehors du français et de l'anglais, elle parle couramment l'espagnol, l'italien, l'allemand et toutes les langues scandinaves ! Ajoutons qu'à ce polyglottisme elle joint une qualité non moins précieuse au point de vue diplomatique : elle « a le sourire »...

12.000 HEURES DE TRAVAIL !

SAVEZ-VOUS à quoi s'occupaient les dentellières et brodeuses des Flandres belges pendant les cruelles années de l'occupation allemande ?

Dérobant soigneusement leur tâche aux yeux méfiants et féroces du barbare envahisseur, elles confectionnaient, en cachette, le voile qu'elles viennent d'offrir à la reine Elisabeth.

Ce voile, où sont figurées les armoiries de Belgique, est une pure merveille. Il ne pèse que 125 grammes.

Mais il compte 12 millions de points, qui représentent 12.000 heures de travail !... Et combien d'heures d'angoisses !

Peut-il s'imaginer plus touchant hommage de fidélité ?

PENSÉES DE LA SEMAINE

LES MOTS QUI DONNENT A RÉFLÉCHIR...

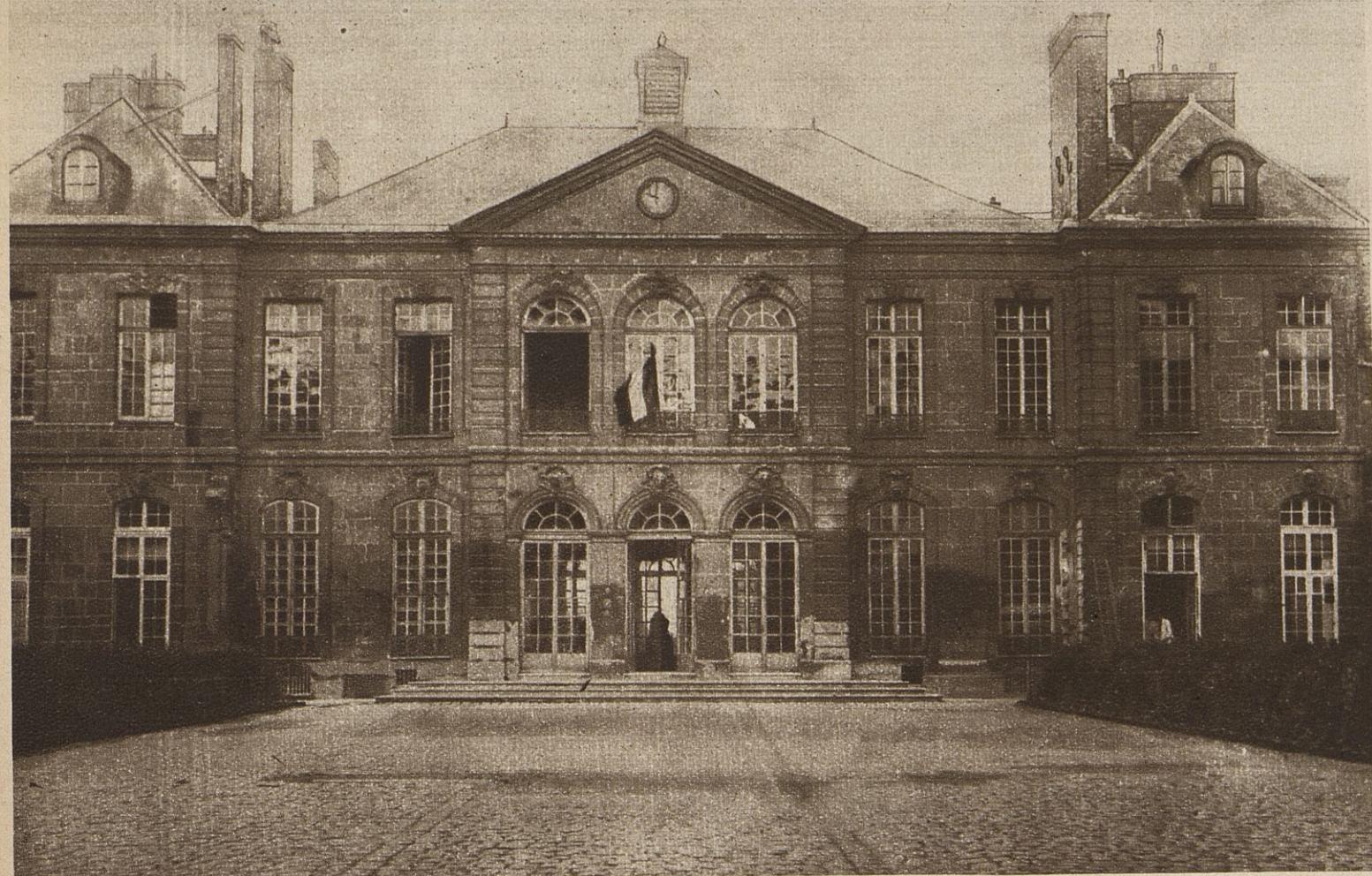
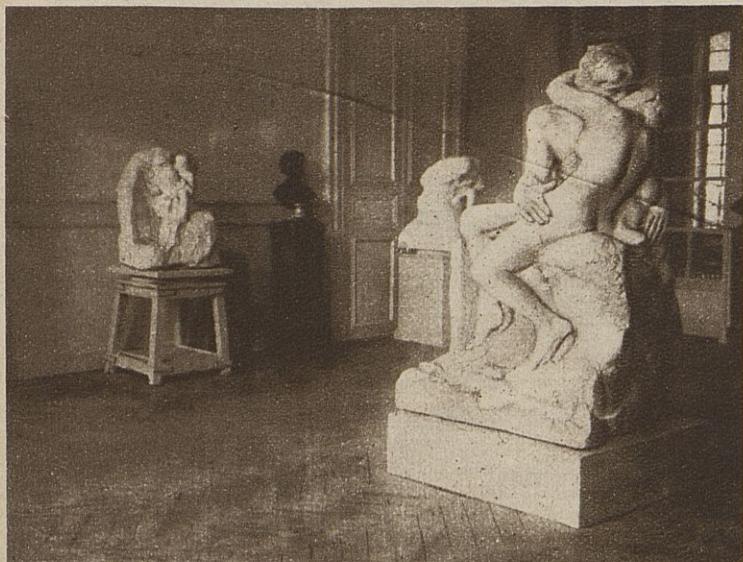
— Non seulement les prix de revient des denrées de consommation se sont trouvés accrus par les perturbations qui sont la conséquence de la guerre, mais aussi un esprit de lucre excessif s'est développé chez certains intermédiaires. Des négociants en denrées alimentaires se sont laissé entraîner à rechercher des bénéfices hors de proportion avec ceux qu'ils devraient attendre raisonnablement et moralement de leur commerce.

(Déclarations de M. NOULÉNS.)

— Ecoliers de France, comprenez bien ceci : Vos pères ont eu le jour de gloire ; à vous est échu le jour de labeur. Vous devez travailler plus et mieux qu'on n'a jamais travaillé en France ; il faut que chacun de vous, par sa volonté, se fasse meilleur, et plus fort qu'il n'est par nature. Au moment où la concurrence entre les peuples s'affirme très vive dans les domaines économique, intellectuel et moral, un être nonchalant et mou serait l'équivalent d'un mauvais soldat, et le fainéant, d'un déserteur.

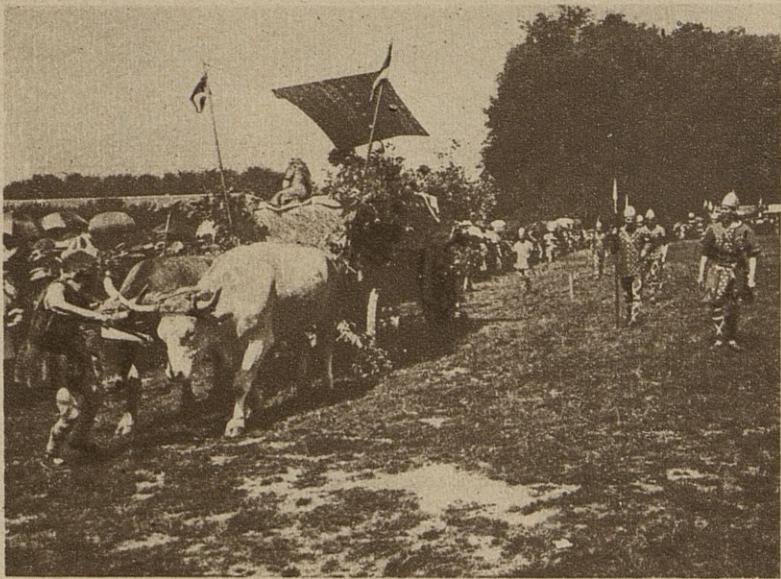
(Déclarations de M. LAVISSE, à la Sorbonne).

L'INAUGURATION A PARIS DU MUSÉE RODIN



On a inauguré le 4 août le musée Rodin, installé dans le bel hôtel Biron, dont cette photographie représente la façade principale. On voit l'arrivée au musée pour l'inauguration, de M. Lafferre, ministre de l'Instruction publique ; il est avec le conservateur, M. Bénédict. Ce sont là quelques-unes des œuvres les plus réputées du maître : à gauche, le "Baiser" ; à droite, dans la même salle, "Ugolin" et les "Bourgeois de Calais" ; au-dessous, la "Femme couchée", etc.

LA FÊTE DU « TRIOMPHE » A L'ÉCOLE DE SAINT-CYR



Dans le défilé : Gaulois partant en guerre. A droite, Du Guesclin.



Jeanne d'Arc. A droite, Napoléon assistant au défilé de ses grognards. Au-dessus, Henri IV et son bouffon.



Saint-Cyr a célébré le 9 aout sa grande fête annuelle appelée le « Triomphe » qui, en raison de la guerre, n'avait pas eu lieu depuis 1913. Entre autres « attractions » on admira un défilé dans lequel nos Saint-Cyriens représentaient l'armée française à travers les âges ; ici, c'est un épisode figuré de la grande guerre : une vague d'assaut enlevant un fort. Puis il y eut le baptême de quatre promotions sorties depuis 1913, et une foule de divertissements.

LA
CRÈME **TEINDELYS**
donne un teint de lys

La Crème Teindelys, fine, onctueuse, neutre, est incapable d'offenser en rien la peau qu'elle adoucit, assouplit et blanchit sans la lubrifier à l'excès ou jamais la faire huire. Parfumée aux extraits de fleurs, la Crème Teindelys est le type le plus parfait de la crème de toilette susceptible d'embellir les visages même défectueux et les peaux les plus rugueuses. Elle préserve le teint des morsures du froid et du vent. Elle le protège contre les atteintes du soleil. Son emploi évite le hâle, les taches de rousseur. C'est le précieux talisman des personnes qui aiment à pratiquer les sports, la vie en plein air, l'automobilisme, etc.

Son emploi neutralise les piqûres d'insectes et les irritations dues à la poussière.

La Crème Teindelys donne à la peau un aspect particulier de santé dans un frais rayonnement de beauté et de jeunesse. On peut la conseiller toujours avec succès pour les soins du visage, du cou, de la gorge et des bras. Son adhérence est parfaite ; elle s'étale facilement, n'est pas apparente et tient bien la poudre.

Crème Teindelys, le pot, 5 fr. F^{co} 6 fr.
Poudre Teindelys 4 fr. — 5 fr.
Bain Teindelys 3 fr. — 4 fr.
Eau Teindelys 8 fr. — 11 fr.
Lait Teindelys 10 fr. — 13 fr.
Savon Teindelys 4 fr. — 5 fr.



ARYS

3, Rue de la Paix

PARIS

TOUTES PARFUMERIES
ET GRANDS MAGASINS

La Crème Teindelys, douce, parfumée, conserve la fraîcheur de la jeunesse, embellit, efface les rides.

Prix : 0 fr. 60

Vient de paraître :

Carte de la Nouvelle Allemagne

Franco contre demande
accompagnée de
0 fr. 75
en timbres-poste



EN VENTE :
Dans le Hall : 6, boulevard
Poissonnière, Paris
et sur demande
chez tous les dépositaires du
MATIN et du
PAYS DE FRANCE
en France et à l'Etranger.

Prix : 0 fr. 60

D'après les Préliminaires du 7 Mai 1919
Éditée par " LE MATIN "



Cette carte, spécialement éditée pour les lecteurs du MATIN et du PAYS DE FRANCE, a été établie avec le plus grand soin d'après le texte des préliminaires du 7 mai.

Du format d'affichage 50×65 environ et tirée en quatre couleurs, elle donne les nouvelles frontières de l'Allemagne et les anciennes, les territoires remis aux alliés, les zones d'occupation, les régions de plébiscite, les zones interdites aux établissements militaires, les fleuves internationalisés, les zones aériennes autorisées.

Elle permet de se rendre rapidement un compte exact des modifications apportées par les préliminaires au statut d'avant-guerre, par application du principe des nationalités.

Buste du Maréchal Foch



Copie demi-grandeur du buste par Auguste MAILLARD.
En vente dans les bureaux du Pays de France, 6, boulevard Poissonnière, Paris
au prix de 15 fr. — Fco domicile: Paris, 18 fr. 50; Départ., 19 fr. 50.

On n'imité pas l'inimitable Rasoir de sûreté APOLLO

Breveté
Le seul dont la lame est à tranchants courbes.
INVENTION ET FABRICATION FRANÇAISES
En vente dans toutes les bonnes Maisons

Gros: SOCIÉTÉ DE COUTELLERIE & ORFÈVRERIE
34, rue Pastourelle. Paris

POUDRES & CIGARETTES ESCOUFLAIRE
On n'en trouve donc plus?... Si, PARTOUT
Montrez cette annonce à votre pharmacien
ASTHME Toutes
oppressions
EMPHYSÉME — BRONCHITE CHRONIQUE
Prix boîte d'essai gratis: 26, Grand'Rue, Baisieux (Nord)

Jeunes Gens classes 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouv. méthode de culture phys. de chambre, sans appareils, 10 minutes par jour, par créer une nation forte et saine et défendre la patrie. Brochure gratis c. timbre. WEHRHEIM, Le Trayas (Var).

Chenil Français
CHIENS  et de luxe toutes races
Expéditions de tous pays
PENSION & DRESSAGE
7, rue Victor-Hugo
CHARENTON (Seine)
Téléphone 53
Maison de Vente: 25, RUE DUPHOT, PARIS

LE PAYS DE FRANCE

COLLECTION RELIÉE

6 forts volumes 28×36 reliés toile, titre et impression blancs

TOME I. Août 1914 à Mai 1915
TOME II. Juin 1915 à Novembre 1915
TOME III. Décembre 1915 à Mai 1916

TOME IV. Juin 1916 à Novembre 1916
TOME V. Décembre 1916 à Mai 1917
TOME VI. Juin 1917 à Novembre 1917

Prix de chaque volume: 11 francs

FRANCO DE PORT

En vente au "PAYS DE FRANCE", 6, boulevard Poissonnière, Paris

Bons de la Défense Nationale

Les Bons de la Défense Nationale offrent toutes les facilités pour effectuer un placement des plus rémunérateurs, qui n'immobilise les capitaux engagés que pour peu de temps.

C'est un devoir absolu pour tout Français ayant des disponibilités de les employer à l'achat de ces titres: il met ainsi ses économies au service du pays, tout en se ménageant un intérêt très avantageux.

Voici à quel prix on peut les obtenir (intérêt déduit):

PRIX NET des BONS de la DÉFENSE NATIONALE

MONTANT des Bons à l'échéance	SOMME A PAYER POUR AVOIR UN BON REMBOURSABLE DANS			
	1 MOIS	3 MOIS	6 MOIS	1 AN
5 25	—	—	—	5 »
21 »	—	—	—	20 »
100 »	99 70	99 »	97 75	95 »
500 »	498 50	495 »	488 75	475 »
1.000 »	997 »	990 »	977 50	950 »
10.000 »	9.970 »	9.900 »	9.775 »	9.500 »

On trouve les Bons de la Défense Nationale partout: Agents du Trésor, Percepteurs, Bureaux de poste, Agents de Change, Banque de France et ses succursales, Sociétés de crédit et leurs succursales, dans toutes les Banques et chez les Notaires.

MALADIES de la FEMME

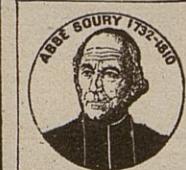
Toutes les maladies dont souffre la femme proviennent de la mauvaise circulation du sang. Quand le sang circule bien, tout va bien: les nerfs, l'estomac, le cœur, les reins, la tête, n'étant point congestionnés, ne font point souffrir. Pour maintenir cette bonne harmonie dans tout l'organisme, il est nécessaire de faire usage, à intervalles réguliers, d'un remède qui agisse à la fois sur le sang, l'estomac et les nerfs, et seule la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

Les mères de famille font prendre à leurs fillettes la JOUVENCE de l'Abbé SOURY pour leur assurer une bonne formation.

Les dames en prennent pour éviter les migraines périodiques, s'assurer des époques régulières et sans douleur.

Les malades qui souffrent de Maladies intérieures, Suites de couches, Pertes blanches, Règles irrégulières, Métrites, Fibromes, Hémorragies, Tumeurs, Cancers, trouveront la guérison en employant la JOUVENCE de l'Abbé SOURY.

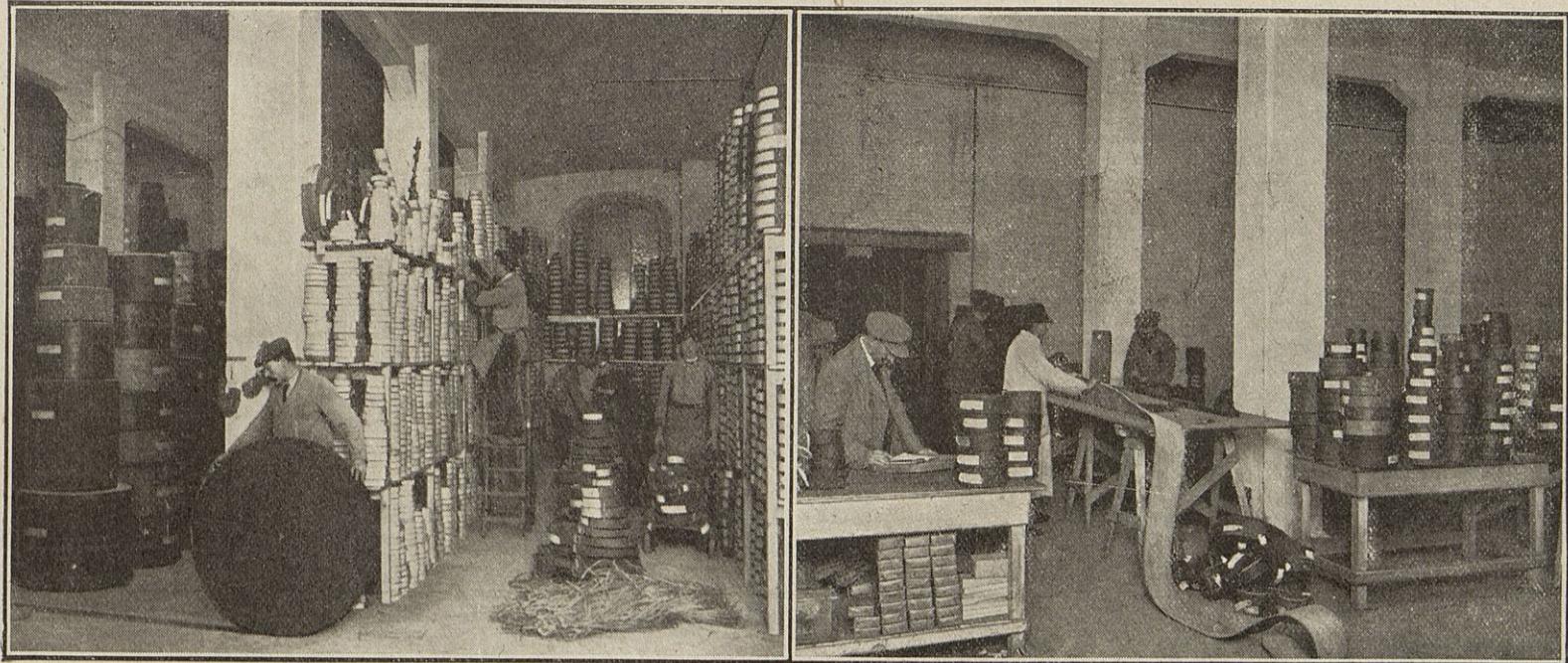
Celles qui craignent les accidents du RETOUR D'ÂGE doivent faire avec la JOUVENCE de l'Abbé SOURY une cure pour aider le sang à se bien placer et éviter les maladies les plus dangereuses.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les pharmacies: le flacon, 5 fr.; franco gare, 5 fr. 60. Les quatre flacons, 20 fr. franco gare contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

(Notice contenant renseignements gratis)

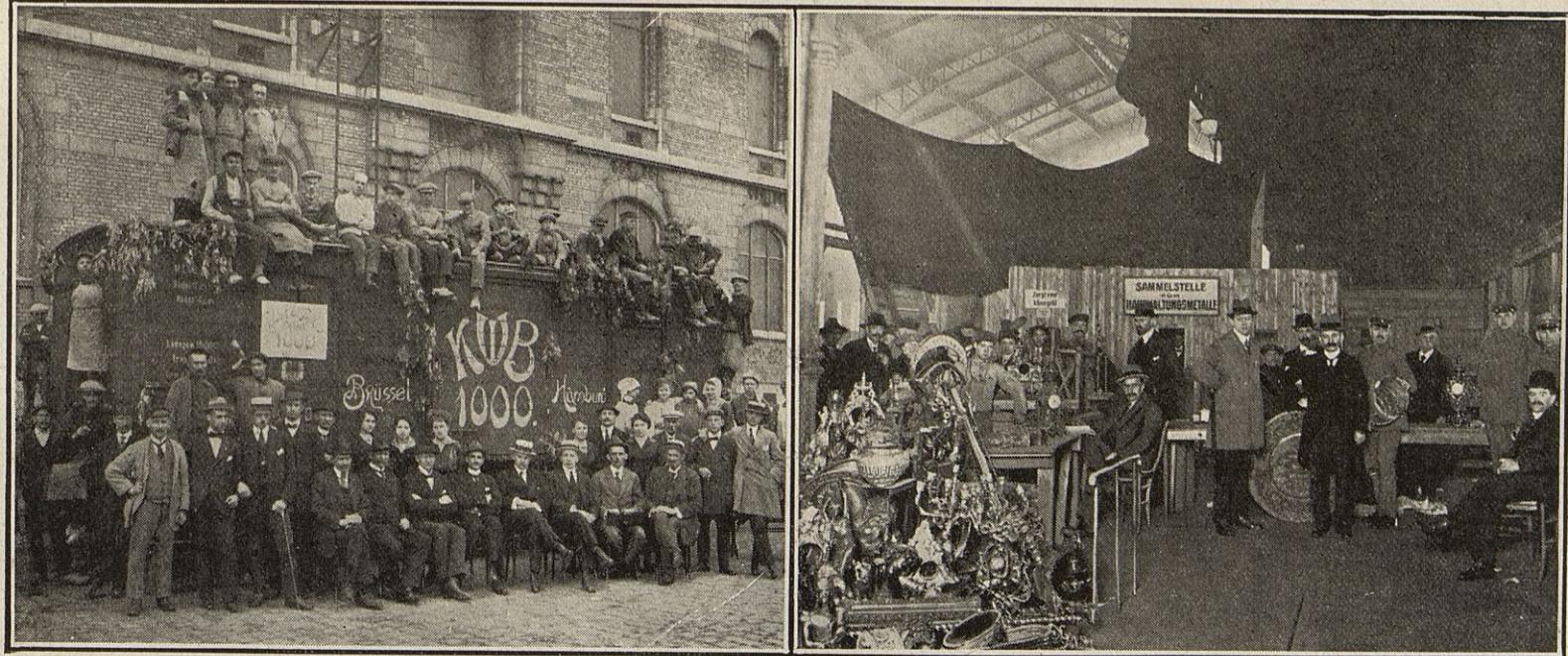
SCÈNES DU PILLAGE DE LA BELGIQUE PAR LES BOCHES



Les "réquisitions" avaient littéralement vidé la Belgique de tout ce qui était utile à sa vie industrielle. Dans ces magasins-ci, où on recevait des cuirs travaillés, des agents mesurent des courroies, les mettent en rouleaux et les rangent.



Les matelas des habitants étaient eux-mêmes réquisitionnés ; on réglait les réquisitions en bons, mais les bons n'étaient jamais payés. Voici des gens apportant leurs matelas au bureau des réquisitions ; à droite, le magasin où les prix étaient fixés.

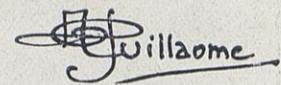
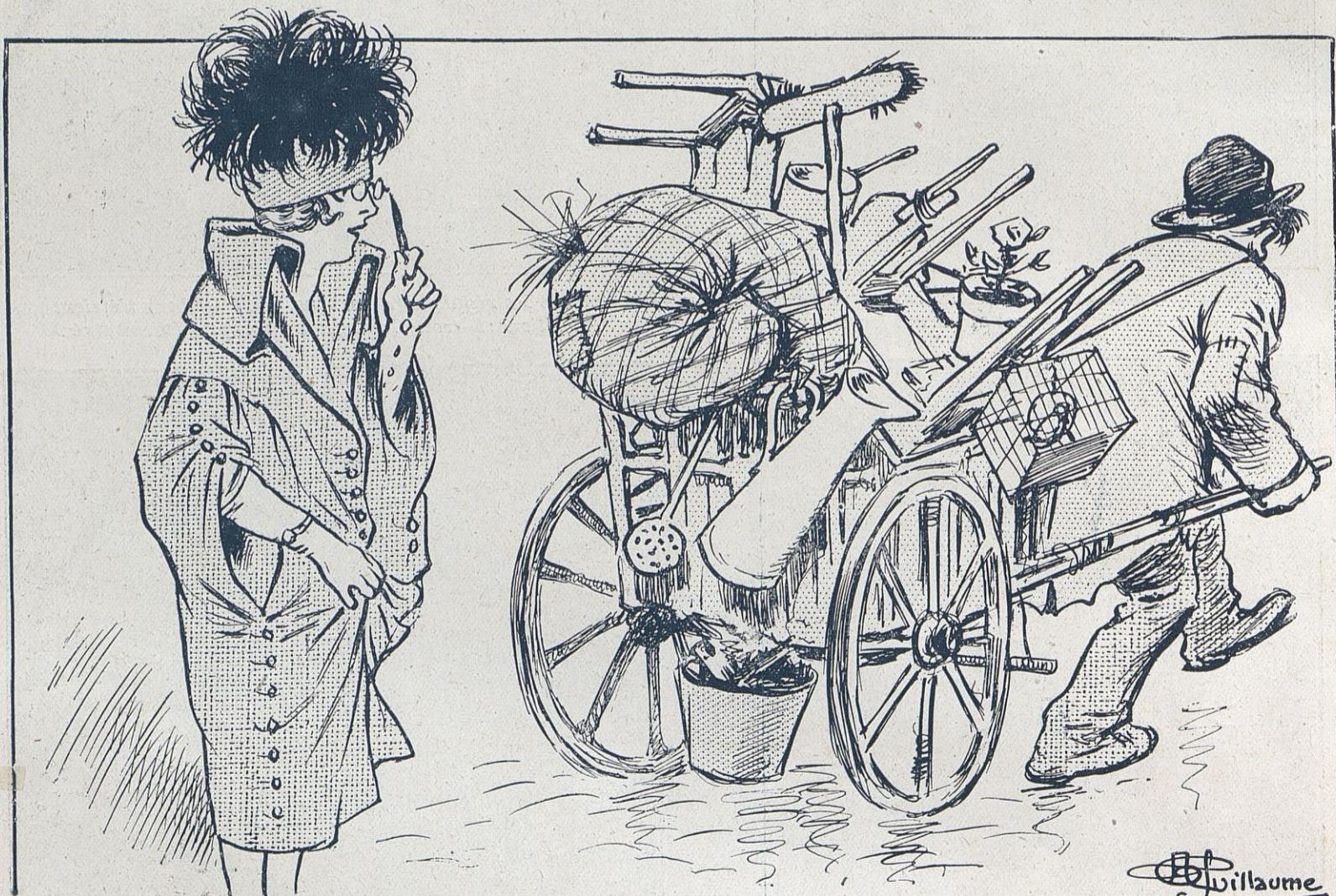


En Belgique, les Allemands avaient organisé le pillage sous forme de "réquisitions" avec toute la méthode qui caractérise leurs procédés. Des commissions spéciales procédaient à la spoliation du pays. Ces photographies, prises à Bruxelles pendant l'occupation, nous font assister à quelques opérations des agents de la Kultur. A gauche, c'est le 1.000^e wagon de laines prêt à partir pour l'Allemagne ; à droite, une réquisition de cuivre. Les pillards entourent le butin.



TOUT EST HORS DE PRIX... MEME LA PAIX ! PAR ALBERT GUILLAUME.

— Et surtout ne l'abîme pas... j'ai tout donné pour te l'acheter !...

LA CRISE DU LOGEMENT, PAR ALBERT GUILLAUME.

— Enfin !... Voilà un appartement à louer !...

